

30
(29)



LA PENSIONNAIRE MARIÉE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Insérée d'un roman de M^{me} de Flaubert,

PAR MM. SCRIBE ET VARNER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE, LE 2 NOVEMBRE 1836.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

J. DE BOISMORIN, riche propriétaire. MM. FAVILLÉ.
ANATOLE, son pupille. PAUL.
TRICOT, maître d'école. NERA.

ADÈLE, femme de M. de Boismorin. M^{me} AGUL DESPÉRIER
MARIE, sœur du curé. HARRIS.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, JEUNES PENSIONNAIRES AMIS D'ADÈLE.

La scène se passe dans la terre de M. de Boismorin, en Normandie, aux environs du Havre.

théâtre représenté un grand salon ouvert par le fond, et donnant sur une partie du parc. — Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, un petit guéridon; de l'autre côté, une table avec une corbeille vide, un encier et des plumes.

SCÈNE I.

ANATOLE, TRICOT.

Ils entrent par le fond, à gauche.

TRICOT. Ainsi, monsieur, vous venez de débarquer?
ANATOLE. Ce matin même, au Havre, j'arrive de New-York.
TRICOT. C'est étonnant qu'on revienne de New-York!.. je ne puis pas me figer à l'idée-là, moi, magister de ce village si je suis jamais allé plus loin que Bolbec... vous devez être bien fatigué?
ANATOLE. Du tout... je suis venu à pied, me promenant, jusqu'au château de M. de Boismorin... est-il levé?... peut-il me recevoir?
TRICOT. Il n'est pas encore arrivé de ris.

ANATOLE. Comment?... mais il venait toujours passer six mois dans ce beau domaine.
TRICOT. Oui, monsieur, l'année dernière encore, avec des messieurs, des dames de Paris et une pension de demoiselles... étaient-elles gentilles!.. une surtout que je vois encore courir dans le parc... mais cette année monsieur le capitaliste est en retard... on ne sait pas pourquoi. Au surplus, il est peut-être en route; on l'attend d'un moment à l'autre.
ANATOLE, posant son chapeau et ses gants sur le guéridon. En ce cas, je l'attendrai... Je ne partirai pas sans avoir revu mon bienfaiteur, mon second père.
TRICOT. Vous lui avez donc des obligations?
ANATOLE, avec chaleur. Je lui dois mon éducation... ma seule fortune! c'est lui qui a pris soin de mon enfance... qui plus tard m'a soutenu de ses conseils, de sa bourse... je lui dois tout ce que je suis.

TRICOT. Moi, je lui dois ma place de régisseur... Il paraît qu'il donne à tout le monde. J'étais déjà instituteur primaire de la commune, M. Tricot, écrivain public... mais la littérature est aujourd'hui si mal payée! aussi, M. de Boismorin m'a chargé de l'administration de ce domaine; et grâce à mes deux couplets, en demandant quelque chose à la grammaire, et le reste à l'arithmétique, je finis par y trouver mon compte.
ANATOLE. C'est à merveille; et je vous prie d'excuser son arrivée...
TRICOT, sans l'écouter, remuant vers le fond, et regardant dans le parc, à droite. Ah! mon Dieu!
ANATOLE. Qu'avez-vous donc?
TRICOT, de même et regardant à droite. Rien!
ANATOLE. Je vous prie de me prévenir... mais vous ne m'écoutez pas...
TRICOT. C'est égal... parlez toujours.
ANATOLE, se fâchant. M. Tricot!
TRICOT. Pardon... j'avais cru apercevoir



au bout de cette allée... quelqu'un...

ANATOLE. Que vous attendez...
TRICOT, regardant à gauche. Que j'attende toujours... et qui ne vient jamais... que le matin... au château... chercher de la crème... pour le déjeuner de monsieur le curé.

Il descendent le théâtre.

ANATOLE. Son vicar? **TRICOT.** Non, sa nièce, qui depuis quel-que temps est venue habiter avec lui.

ANATOLE. Est-ce que par hasard M. Tricot en voudrait aux biens du clergé?

TRICOT. Non, monsieur... je vous prie de croire que j'en n'ai aucune vue coupable ou illégitime... je ne suis pas assez riche pour ça! mais mademoiselle Marie qui est près de son oncle... un oncle respectable... est tellement sévère que j'en n'ai jamais osé lui parler verbelement de mon amour... avec ça que j'ai peu de facilité pour la parole...

ANATOLE. Je ne m'en aperçois guère! **TRICOT.** Oul, ayez vous... qui ne m'imposent pas; mais dès qu'il y a là quelqu'un, et qu'il faut parler... je commence par me taire.

Air du Fût de fleurs.

Mais si malgré moi retardée,
Mes paroles me font défaut,
Ce n'est point le manque d'idées,
Car qu'on contrainse, j'en ai trop...
Et sur foule, quand j'en accorde
Pour s'échapper à l'air se pressent,
Mais sur ma lèvre un tel encombrement
Que cela me ferme la bouche.

C'est est que m'a empêché d'être du conseil municipal, où il faut absolument être orateur; mais la plume à la main, je prends ma revanche... j'ai de l'éloquence, j'écris toujours quatre pages, quelquefois plus; jamais moins... parce que l'écriture, c'est mon état... c'est ma partie... et toutes les semaines... je taille ma plume... je règle mon papier et je lance à mademoiselle Marie une épître amoureuse...

ANATOLE. Qu'elle accepte...

TRICOT. Sans jamais me répondre, ce qui me désespère, et m'empêche d'envoyer à son oncle, le curé, une page d'écriture, que j'ai depuis quinze jours dans mon portefeuille, avec des traits de ma main... pour lui demander celle de sa nièce...

Il regarde dans la coulisse.

ANATOLE. Je ne veux point troubler votre tête-à-tête... et vais tâcher de me loger dans le village.

TRICOT. Du tout... le château est assez grand, et je ne souffrirai pas qu'un ami de monsieur le capitaine.

ANATOLE. En son absence... ce semblerait indiscret...

TRICOT. Eh bien, cher moi?

ANATOLE. A la bonne heure.

TRICOT, lui indiquant en maison de la main, vers le fond à gauche en dehors. Au bout de ce petit chemin, la maison du régisseur, maison badigeonnée à neuf, et en ardoises noires sur fond rouge, Tricot professeur de belles lettres... Je vais vous y rejoindre...

Anatole prend ses gants et son chapeau

Air du ballet de Cendrillon.

Dans ce séjour modeste et printanier,
Changeant souvent d'emplois et de symbole
L'insultateur le matin fait l'école,
Et puis le soir il se fait jardinier,
Tenant tantôt mon thésor à la main,
Tantôt l'arrosoir... je me pique
De cultiver les fleurs de mon jardin
Comme les fleurs de rhétorique.

ENSEMBLE.

Dans ce séjour modeste et printanier,
Changeant souvent d'emplois et de symbole

(Anatole sort par la gauche.)

SCENE II.

MARIE, entrant par le fond à droite,
TRICOT, au fond à gauche.

TRICOT, à part, regardant Marie. La voilà! comme je tremble, et comme le cœur me bat! c'est bien la peine d'être savant pour être aussi bête que les autres!

MARIE, à part. C'est le jeune magister qui me fait la cour, et qui me remet toujours des lettres...

TRICOT, à part. Tant pis! je vais lui décocher un compliment. (Haut.) Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

MARIE, lui faisant une révérence. Bonjour, M. Tricot.

TRICOT. Vous avez l'air bien joyeux?
MARIE. C'est vrai que je ne me sens pas d'aise.

TRICOT, timidement. Et peut-on vous demander pourquoi?

MARIE. Certainement, c'est pas un secret... vous savez que, maintenant je suis à la charge de mon oncle le curé, qui ne peut pas me donner de dot...

TRICOT. Je le sais... et même ça me fait déjà assez de peine.

MARIE. Pourquoi donc?

TRICOT, hésitant. Oh! pour vous...

MARIE. Vous êtes bien bon... Or donc ce matin, mon oncle m'a dit: « Réjouis-toi »

« ma nièce... je reçois une lettre de Paris, une lettre de M. de Boismorin qui m'envoie deux sacs d'écus pour les pauvres de la commune... et de plus il te donne un chéveau une place superbe... tu seras à la tête de la laiterie. — Comment ça se fait-il, que je lui ai répondu... Tu le sauras bientôt... trouve-tol seulement un chéveau sur les mûrs, au moment de l'arrivée de M. de Boismorin. »

TRICOT. Il arrive aujourd'hui? tant mieux, il y a quelqu'un qui l'attend.

MARIE. Mais quelle bonté à lui, qui me connaît à peine, d'avoir pensé à moi de si loin... à Paris!

TRICOT. C'est un ancien marin, qui a encore bonne mémoire pour son âge... Il n'enlève personne! il ne se couche jamais sans avoir fait un peu de bien dans sa journée et voilà quatre-vingt ans qu'il va comme ça...

Air de Lantara.

Il peut sans regrets, sans envie,
Vers le passé souvent faire un retour!

Il a bien employé sa vie

Et sa vieillesse est le soir d'un bon jour.
Si près de lui, quelqu'un souffre ou soupire,
Son cœur discret, prompt à le soulager,
Fait des heureux, sans jamais en rien dire;
Et des légers, sans se décevoir!

MARIE. Des ingrats, j'en n'en serai pas!... comme je vais le remercier... car enfin une place de quatre cents francs... c'est une dot.

TRICOT. Jo crois bien! et ça irait joliment avec...

MARIE. Avec quoi?

TRICOT. Avec des idées que j'ai...

MARIE. Et lesquelles?... (A part.) Il ne perdra pas!

TRICOT, avec embarras et lui montrant une lettre. Des idées... que j'ai glissées sur ce papier...

MARIE, à part. Allons, envoie une l... il a la rage d'écrire... et moi qui justement ne suis pas lire...

TRICOT, présentant toujours sa lettre. Et si vous vouliez seulement accepter...

MARIE, à part. Dieu que c'est ennuyeux! (Haut.) Non mon oncle!

TRICOT. De grâce! daignes la lire.

MARIE. C'est impossible...

TRICOT. Quoil vous me refusez!

MARIE. J'y suis forcée.

TRICOT, à part. Il n'y a rien à faire avec une vertu comme celle-là. (Haut.) Et les autres cependant... les autres billets, vous les avez reçus...

MARIE. C'est vrai... mais je ne les ai pas ouverts.

TRICOT. Que dites-vous?

MARIE. La preuve, c'est que les voilà tenues, regardez plutôt...

Elle lui présente.

TRICOT, les prenant. En effet... ils y sont tous!... et le cachet est intact!... 6 influence du village et d'une éducation champêtre... voilà bien les vertus du presbytère!

MARIE. Et vous êtes bien heureux que je n'aie pas montré toutes ces lettres-là à mon oncle... qui vous aurait appris à parler...

Qu'entend-on débiter le cœur du châtelet, et la musique continue pendant le dialogue suivant.

TRICOT. Men dieu! que signifie ce bruit?

MARIE. Ce sont les villageois qui courent au-devant d'une voiture de voyage... se serait-ce monsieur le capitaine?

TRICOT, se démenant. Et moi qui ne m'ai pas la, pour représenter l'instruction publique... et la harangue... je n'ai pas une seule idée.

MARIE. Qu'est-ce que ça fait?

AIR: Un homme pour faire un talien.

Quand mon oncle ne m'a l'ignorance,

From maitre orateur qu'on admire,

Qui parle l'art original

De parler une heure sans rien dire

Il finit des phrases, tout bout de d'champs.

Car donne aux pauvres qui naivent,

L'emploi d'arriver... et bien souvent

L'indiscrétion fait sans qu'il s'arrête.

(La musique recommence.)

TRICOT. Vous avez raison... je suis comme cela... (Il veut encore causer avec Marie)

Marie; Marie lui dit :) Allez! allez donc... Tricot, (A la cantonnade,) me voilà!.. me voilà!..

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE III.

MARIE, seule. Est-il impatientant celui-là?... parce qu'enfin on a son amour-propre comme une autre, et un n'aime pas à avoir... qu'on ne sait rien... et puis lui qui prend ça pour de la vertu... c'est toujours désagréable de le tromper... enfin moi, la laitière au château... il en est régisseur... un se rencontre...

Act. Ses yeux devaient tout le contraindre.

Par état, forcés tous les jours
D'vous trouver tous deux en présence,
P'Y'eu qu'il n'écrit pas toujours,
Qu'il s'assure d'être en silence,
Son amour crut d'être important;
Mais pour peu qu'il se fût entendu,
Il est sûr de trouver quelque'un
Qui n'demande qu'à le comprendre.

Regardant par le fond à droite.

Ah mon Dieu! la belle cacochie! c'est celle de notre bon vieux maître... s'il a son accès de goutte comme l'autre année, il ne pourra pas descendre... Ah! voilà une jeune demoiselle qui s'élance... elle a été bien vite à terre... elle aide monseigneur à sortir de voiture... elle lui donne le bras... l'appuie sur elle... comme elle marche lentement et avec précaution... c'est drôle je ne savais pas que notre maître eût des enfants... et l'air dont elle le regarde... aux soins qu'elle prend de lui... c'est sa fille... ou plutôt sa petite-fille... c'est sûr!.. les voilà à la porte du salon... où attendent tous les fermiers et le régisseur... il embrasse la petite demoiselle sur le front... et lui fait signe d'aller jouer dans le parc... elle ne se le fait pas dire deux fois... la voilà qui s'élance dans l'allée... Dieu comme elle court... (S'efforçant) gare... gare... elle n'a pas la goutte celle-là!

SCÈNE IV.

ADÈLE, MARIE.

ADÈLE, entrant en courant et en sautant. Ah! le beau parc!.. les belles allées... il n'y en avait pas une comme celle-là... à la pension... (Apercevant Marie et poussant un cri.) Marie!.. la petite laitière...

Elle va à elle.

MARIE. Mademoiselle Adèle... qui, l'année dernière...

ADÈLE. Est venue ici aux vacances! est-elle installée?... as-tu du bon lait... sais-tu faire des fromages à la crème... j'apprends...

MARIE. Comment! vous savez déjà que j'ai une place?..

ADÈLE. C'est moi que t'ai fait avoir.

MARIE. Est-il possible!

ADÈLE. Tu es donc contente?

MARIE. Je crois bien!

ADÈLE. Alors et moi aussi! embrasse-moi! (Elle l'embrasse.) tu ne te rappelles donc pas que l'autre année quand la suite venue ici, avec madame Dubreuil, ma maîtresse de pension, une vieille amie à M. de Bloismorin, j'étais bien triste, bien malheureuse... je pleurais toute la journée... il est vrai que je ris et que je pleure aisément... dans ce moment encore mais aujourd'hui c'est de joie, c'est de bonheur, parce que vois-tu bien... où en étais-je?... et qu'est-ce que je te disais?... ah!.. ah! je me rappelle notre promenade ici... un soir dans le parc... parce que moi pauvre orpheline, tu m'avais prise en amitié, tu me contais tes peines... et tu me disais en soupirant: « Ah! mademoiselle qu'il y a dans le monde, des gens qui ont du bonheur! si j'étais jamais dans ce beau château, à la tête de la laiterie...

Act. Ah! de l'aisance de la Sommeville.

« Ah, si le ciel embaillait mon espérance, « Si j'étais jamais un tel comble, « Tu le disais: « oui la reine de France « Ne serait pas plus heureuse que moi, « Et j'ai voulu, bonne magicienne, « Par ma baguette, à tous dictant un loi, « Te rendre heureuse ici comme une reine... »

(Lui prenant les mains avec bonté.)

Afin d'être encore plus que toi.

J'ai demandé en ton nom cette place... des que j'ai été mariée

MARIE. Vraiment. Vous êtes mariée?..

ADÈLE. Depuis deux mois!

MARIE. Vous n'êtes plus demoiselle?..

ADÈLE. Du tout... du tout... je vais te raconter tout cela... car c'est bien l'événement le plus singulier et le plus extraordinaire... c'est-à-dire le plus simple du monde... et c'est justement pour ça...

MARIE. Dites donc vite.

ADÈLE. Tu sais déjà que j'étais sans parents, que j'étais restée bien jeune, confiée aux soins d'un beau-père...

MARIE. Dont on ne disait pas grand bien ici... un joueur, un mauvais sujet, un malhonnête homme qui avait mangé toute votre fortune.

ADÈLE. Je l'ignore... tout ce que je sais, c'est qu'il était méchant avec moi, qu'il me maltraitait, et que j'étais bien malheureuse... nous habitions alors une petite maison dans une rue de Rouen... et dans mon quatrième étage où je travaillais, et où je pleurais toute la journée, personne ne s'intéressait à moi, qu'un jeune étudiant qui demeurait sur le même palier... chaque fois qu'il me rencontrait, il me saluait sans me parler... mais avec un regard qui voulait dire: pauvre fille!.. je compris que j'avais là un ami... un protecteur... je comptais sur lui... et quand j'avais du chagrin, ce qui m'arrivait tous les jours, je pensais à lui... il y avait aussi un homme riche et laid, que mon beau-père m'emmenait depuis quelque temps, et qui nous menait promener dans une belle voiture... celui-là était plus prévenant, plus aimable pour moi... cependant il me déplaissait... c'était injuste; car c'était le protecteur de mon beau-père... il devait même nous em-

mener le lendemain à une terre qu'il possédait... lorsque la veille, le jeune étudiant entre chez moi... il était pâle et il tremblait... mademoiselle, me dit-il, on veut vous perdre... Non! et comment?—vous ignorez les dangers qui vous menacent... lesquels?—vous ne pourriez les comprendre et je n'oserais vous les dire... mais vous êtes perdue, si vous ne me permettez de vous défendre... avez-vous confiance en moi?—Je le regardai, et je lui dis: oui... Il me serra la main et partit... J'ignore ce qui arriva; mais le lendemain, je vis entrer un homme en noir, un magistrat... Il demanda à parler à mon beau-père qui était furieux... j'entendis des cris... des menaces, et puis l'homme en noir qui avait une figure calme et respectable, me conduisit dans une pension de demoiselles, et me confia à la maîtresse en lui disant: Veillez sur elle!.. Quelques heures après, se présente devant moi mon jeune protecteur... Vous serez dans cette maison à l'abri du danger, me dit-il... moi je pars, et vous me reverrez quand j'aurai fait fortune... adieu... adieu... je voudrais... et n'ose vous embrasser...—Et moi je vous le demande, lui criai-je, en me jetant dans ses bras... alors et les yeux mouillés de larmes, il s'élança vers la porte... il disparut et depuis je ne l'ai plus revu!

MARIE. Pauvre jeune homme!.. Il m'intéressait tant, j'ai cru que c'était lui que vous aviez épousé...

ADÈLE. Non pas.

MARIE. Quel dommage!.. j'avais déjà arrangé ça et ça aurait été bien mieux...

ADÈLE. Pourquoi donc?

MARIE. Pourquoi?... c'est question...

ADÈLE. Oui, pourquoi?

MARIE. Dame!.. je n'en sais rien... c'est une idée... enfin mamamelle, cousines? vous voilà dans cette pension... chez madame Dubreuil...

ADÈLE. Qui m'avait prise en amitié... tout le monde m'aimait; aussi je travaillais avec un courage! Lorsqu'arriva la distribution des prix... ah! quel beau jour! toutes les autorités de la ville, les magistrats, les premières familles, tout le monde était là... et ces fanfares de triomphe, et ces couronnes et ces parents qui embrassaient leurs enfants! ils étaient si heureux... si occupés... que nul ne faisait attention à moi. Alors et pour la première fois je m'aperçus dans cette foule que j'étais seule au monde et je ne pris à pleurer?... un vient monseigneur qui était bien vieux... mais qui avait l'air de la bonté même s'approcha de moi et me regardant avec une surprise mêlée d'intérêt, me demanda pourquoi je pleurais ainsi à chaudes larmes, Hélas! monseigneur, lui répondis-je, c'est que j'ai trois couronnes et que personne ne m'embrasse... je n'ai ni père ni mère pour se réjouir de ma joie... Eh bien, mon enfant médisait-il, me voilà! je viens la partager avec vous et il se mit à danser avec tant de charme et d'abandon, qu'un bout d'un instant nous nous connaissons depuis un siècle, nous étions des âmes intimes... tout le monde partait, chaque mère emmenait sa fille avec elle en vacances... et moi j'allais rester seule à la pension; mais le vicomte

monsieur qui semblait lire dans ma pensée s'approcha de madame Dubreuil et lui dit : « Mon ancienne et respectable amie, voici ma fille qui vous prie en grâce de venir avec elle passer les vacances dans mon château de Boismerin. »

MARIE. C'était notre maître ?

ADÈLE. Na l'avais-tu pas déjà reconnu à sa bonté ? oui, c'était lui. Je n'espérais jamais pouvoir lui prouver ma reconnaissance... mais cet hiver il a été malade, bien malade... j'ai demandé à Mad. Dubreuil à quitter la pension, à me rendre à Paris près de lui.

MARIE. Pour lui donner vos soins ?..

ADÈLE. Et jo me rappelle encore sa convalescence... j'ai été bien inquiet moi dit-il, car je ne croyais pas en revenir et pour des raisons que jo l'expliquerai plus tard... je ne peux rien laisser par testament... Ah ! monsieur, lui dis-je, quelle idée avez-vous là ?.. Alors il me prit la main et me dit en souriant : Adèle, veux-tu m'épouser ?.. moi ? répondis-je en sautant de joie... il serait possible... jo resterais là auprès de vous... je ne vous quitterais plus... je serais votre femme...

MARIE, vivement. Comment vous avez accepté ?

ADÈLE. De grand cœur...

MARIE. C'est là votre mari ?..

ADÈLE. Certainement !

MARIE. Ah ! mon Dieu !

ADÈLE. Qu'as-tu donc avec ton air de me plaindre ?..

MARIE, embarrassée. Mais dam !.. quel âge avez-vous ?

ADÈLE. Dix-huit ans.

MARIE. Et l'on dit que M. le capitaine en a soixante et dix-neuf.

ADÈLE. Mieux que cela... quatre-vingts bien sonnés depuis un mois ! mais je te jure que cela n'y fait rien.

MARIE. Tant mieux, mademoiselle.

AIR.

Air *Faust*, de *laisser son porteur*.

Jamais triste, jamais morose,
Souriant même au sein de la douleur,
Il est timable et joyeux quand il cause.
Et son esprit rajeunit par son cœur,
A du printemps la grâce et la fraîcheur...
C'est par erreur on peut le croire...
Qu'on lui donne quatre-vingt ans ;
S'il les a, quand je le regarde,
Il n'y sont plus... quand je l'entends.

MARIE. Mais l'autre... le jeune étudiant.

ADÈLE. Eh bien ?

MARIE. Eh bien, vous l'avez donc oublié ?..

ADÈLE. Moi ! me prends-tu donc pour une ingrate ?.. oh ! non dans ma nouvelle fortune ma première pensée a été pour lui. Il reviendra... car il me l'a promis... il reviendra près de nous et quel plaisir de lui dire à mon tour : tenez, teux, mon ami, soyez riche, car je le suis... soyez heureux car vous êtes la cause de mon bonheur... je me représente sa surprise et surtout son contentement... c'est là ma seule idée... le rêve de mes jours et souvent même de

mes nuits... moi l'oublier !.. ah ! bien ouï est-ce que j'oublie mes amis ?.. est-ce que je n'ai pas pensé à toi ?

MARIE. Si vraiment !..

ADÈLE. Et ce n'est rien encore !.. je te marierai aussi... je veux que tout le monde se marie... je te chercherai un prétendu.

MARIE. vivement. Je l'ai déjà.

ADÈLE. Un prétendu qui t'aime ?

MARIE. A ce que je crois.

ADÈLE. Il n'ete l'a pas dit ?

MARIE. Il ne parle jamais... il écrit... et à moi qui ne sais pas lire, il me remet toujours des lettres.

ADÈLE, gaîment. Nous les lirons ensemble... nous ferons les réponses.

MARIE. Quoi ! vous auriez la bonté ?.. oh ! je ne me permettrais pas...

ADÈLE. Laissez-donc ! cela m'amusera...

— Ah ! c'est mon mari.

Elle se va de devant de lui.

SCÈNE V.

MARIE, ADÈLE, courant au-devant de M. de Boismerin à qui elle donne le bras, M. DE BOISMERIN, TRICOT, Villageois Villageoises*.

CHŒUR.

Air : *Berce l'enfant, bonne grand'mère*.

Quel plaisir quel charme suprême,
De revoir cet endroit chéri !
Il est près de celle qu'il aime
Et le bonheur l'a rejoint.

M. DE BOISMERIN.

En parcourant cette ville, où l'embrage,
Et aussi vers qu'aux jours de mon printemps,
D'un demi-siècle exultant le passage
J'ai retrouvé mes jambes de treize ans.

ENSEMBLE.

M. DE BOISMERIN.

Quel plaisir, quel charme suprême
De revoir cet endroit chéri !
De s'y trouver auprès de qu'on aime
Par le bonheur je me sens rejoint.

ADÈLE, TRICOT, MARIE, et le CHŒUR.

Quel plaisir, quel charme suprême
De revoir cet endroit chéri !
Il est près de celle qu'il aime,
Et le bonheur l'a rejoint.

TRICOT, à M. de Boismerin. N'êtes-vous pas bien fatigué du voyage ?

DE BOISMERIN. Du tout... je me suis délassé en revoyant mes amis, mes enfants et puis ces beaux arbres que j'aime tant... ces arbres mes contemporains...

TRICOT. C'est vrai : ils sont de votre âge...

DE BOISMERIN, souriant. Oui... mais ils se portent mieux que moi... et grâce au ciel ils me survivront... Adèle, tu les respecteras, n'est-il pas vrai... et quand je ne serai plus là pour défendre mes vieux amis... tu me défendras qu'on ne les a hâté !..

ADÈLE. Ah ! monsieur...

DE BOISMERIN. Il est de jeunes propriétaires qui bouleversent tout, qui ont la manie de tout couper... ils ont tort... car il y a au monde deux choses bien précieuses qu'on ne peut avoir ni pour or ni pour argent... c'est l'amitié et les vieux arbres... tous deux ne viennent qu'avec le temps...

ADÈLE. Et vous avez tous les deux... car ici tout le monde vous aime et vous bénit... et voici encore une jeune fille qui vient vous remercier... la petite Marie.

Elle lui présente Marie.

DE BOISMERIN. Ta protégée, la nièce du curé ?.. Bonjour mon enfant, ton oncle est un brave homme, qui demande toujours pour ses paroissiens... c'est très bien !.. il y en a tant d'autres qui demandent pour eux-mêmes... désormais, ma chère Adèle, ces soins-là te regardent... tu as de meilleures jambes que moi, tu courras chez les pauvres... les malheureux... ils y gagneront tous et ces braves gens seront bientôt comme moi, ils seront ravis de mon mariage !.. et vous, maître Tricot, êtes-vous content de vos petits écoliers ?

TRICOT. Très content, ils se portent bien, ils mangent bien...

Air : *Le luth géant*.

Certainement ça leur porte profit
Car leur visage en l'air s'arrondit,
D'un vaillanc entoué doté par la nature,
Vous les voyez manger autant que le jour dure ;
Mais s'ils ont qu'il s'agit
De mordre à la lecture,
Ils n'ont plus d'appétit.

DE BOISMERIN. C'est qu'ils n'ont pas assez d'encouragement... je leur en donnerai davantage... il faut que tous les jeunes paysans sachent lire !..

ADÈLE, regardant Marie. Et les jeunes filles aussi.

MARIE. C'est quelquefois si utile !..

DE BOISMERIN. Sans doute. (A Adèle.) Eh bien ! charge-toi de fonder une école d'enseignement mutuel pour les jeunes filles... nous mettrons Marie à la tête.

MARIE, à part. Il choisit bien !

DE BOISMERIN. Et puis comme il ne faut pas que tous les moments soient consacrés aux occupations sérieuses, je vous annonce que ce soir pour notre arrivée nous aurons un bal.

ADÈLE, avec joie. Un bal, est-il possible ! (A M. de Boismerin.) oh ! non... non... il ne faut pas... vous n'aimez pas le bruit... cela vous ferait mal...

DE BOISMERIN. Non... car cela te fera plaisir... tu aimes tant la danse... et puis c'est un bal champêtre... au milieu du jardin... loin de mon appartement...

Marie va causer avec les jeunes filles. Tricot va le rejoindre, puis ils reviennent ensemble sur le devant du théâtre.

ADÈLE. C'est égal... cela vous réveillera...

DE BOISMERIN. Tant mieux : je pense-rais à toi... je penserai que tu t'amuses... et puis à mon âge on dort peu et l'on a raison...

ADÈLE. Pourquoi donc ?

DE BOISMORIN, souriant. Parce que bien-tôt on sera tout le temps de dormir.

ABÈLE, pleurant. Ah! monsieur...

DE BOISMORIN. Allons... allons... enfant que tu es... je ne t'ai pas dit cela pour t'attrister... mais pour t'y accoutumer...

ABÈLE. Jamais... et je ne veux plus entendre parler de danses ni de divertissement... d'ailleurs un jour d'arrivée... rien d'est arrangé, rien n'est prêt...

DE BOISMORIN. J'ai tout commandé.

ABÈLE. Je n'ai seulement pas de robe de bal pour l'épée.

DE BOISMORIN. Elle est dans la chambre...

ABÈLE. Est-il possible !... de quelle couleur ?

DE BOISMORIN. Tu la verras, et quant aux invitations, je n'en ai envoyé qu'une... à madame Dubreuil, mon ancienne institutrice.

ABÈLE. O ciel !

DE BOISMORIN. Et nous aurons pour danseuses toute la pension.

ABÈLE, sautant de joie. Mes anciennes amies... elles vont venir, je vais les reconnaître... elles seront témoins de mon bonheur... Oh! que vous êtes aimable... que vous êtes un bon mari... Oui, oui, je crois maintenant que cela ne vous fatiguera pas; nous danserons si doucement, et nous vous aimerons tant !

DE BOISMORIN. Je le savais bien... Mais qu'en-tu donc ?

ABÈLE. Je voudrais bien voir ma robe nouvelle, ma robe de ce soir.

DE BOISMORIN. Vas-y.

ABÈLE. Tout de suite. (A Marie.) Et toi, à ta latrine; occupe-toi de tes fringantes à la crème, il nous en faudra pour ce soir.

MARIE. Soient tranquille.

ABÈLE. Tient passe à la gauche de Marie.

Air nouveau de M. Hérminette.

ABÈLE. Vous êtes très, mademoiselle, Comme il est comblé et deux ; Des bons mariés c'est le modèle...

Et déjà l'aine comme vous.

TRICOT, à Marie.

Il est marié, c'est dommage.

MARIE.

Qu'importe ?

TRICOT.

C'est juste, et c'est heureux ; Il n'en coûte pas plus à son âge D'en épouser une que deux.

ENSEMBLE.

DE BOISMORIN.

Aux plus pures je mets mon âme, Je veux, de son bonheur jaloux, Être des mariés le modèle.

Pour moi c'est un devoir bien doux.

ABÈLE.

Aux plus pures il met tout son âme, Comme il est comblé et deux ! Des bons mariés c'est le modèle.

Mon sort sera bien des jaloux.

TRICOT, MARIE et le CHOEUR.

Oui, des mariés c'est le modèle.

Comme il est comblé et deux ;

Il nait récompenser le âme, Et dans ces lieux nous l'aimons tous.

(A côté sort par la droite ; Marie et les paysans par le fond. M. de Boismorin s'assied à droite auprès du guéridon ; Tricot est resté auprès de lui.)

SCÈNE VI.

M. DE BOISMORIN, TRICOT.

DE BOISMORIN, assis. Toi, Tricot, occupe-toi du Forchestre.

TRICOT. Oui, monsieur... mais je ne vous ai pas dit qu'il y avait chez moi un étranger qui vous connaît, et qui attendait votre arrivée.

DE BOISMORIN. Un étranger... que me veut-il ?

TRICOT. Je l'ignore... mais voilà son nom qu'il m'a donné.

Il lui remet une carte.

DE BOISMORIN. O ciel ! arrivé de ce matin l'enfant prodigue est de retour ! lui que j'ai élevé, lui qui depuis dix-huit mois nous a quittés... qu'il vienne... qu'il vienne !

TRICOT, montrant Anatole qui entre. Eh parbleu le voici dans cette allée.

SCÈNE VII.

M. DE BOISMORIN, ANATOLE.

ANATOLE, se jetant dans les bras de M. de Boismorin. Mon bienfaiteur !

DE BOISMORIN, le tenant serré contre lui. Mon ami ! (A Tricot.) Laissez-nous. (Tricot, — A Anatole.) Ne quittez pendant si long-temps, ce n'était pas bien... tu t'exposais à ne plus me retrouver.

ANATOLE. Grâce au ciel je vous revois et toujours de même.

DE BOISMORIN. Pourquoi depuis dix-huit mois, ne pas me donner de tes nouvelles ? pourquoi surtout partir aussi brusquement... s'embarquer sans me rien dire ?

ANATOLE. Que voulez-vous ? mon entreprise était si folle, si extravagante, que je n'osais vous la confier, qu'après avoir réussi... et plus tard, j'ai été si triste et si malade.

DE BOISMORIN. Je devine tout alors.

Air : Contenance d'un simple bouteille.

Il est des toits que chaque âme réclame ; Oui, le chagrin que l'on cache au dehors, A dix-huit ans vient des pelles de l'ame, A soixante ans, vient de celles du crêpe...

Et commencent par là ses ordonnances, Un bon docteur devrait presque toujours, Dire aux vieillards : Contentez-vous souffrances.

Aux jeunes gens : Contentez-vous amours.

Ainsi conte-moi les tiennes.

ANATOLE. Ah ! vous avez raison... une femme qui s'adorait, que je voulais épouser... mais elle était sans biens, et moi aussi... j'ai voulu alors m'enrichir en peu de temps.

DE BOISMORIN. Comme tout le monde ! c'est la manie du siècle ; on fait fortune en

un jour, et on la perd de même.

« Le temps passe peu et qu'en a fait sans lui. »

Voilà pourquoi tu as abandonné la carrière du barreau à laquelle je te destinai.

ANATOLE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Et ton père qui m'avait dit en mourant : « Mon vieux ami, je te lègue mon fils... fais-en un bonnet homme... et un avocat. » Il ne se doutait pas que tu embrasserais un état où tu n'entends rien... que tu te lancerais dans le commerce.

ANATOLE. Source féconde de richesses, on me le disait du moins. Au Harve, où je me suis embarqué, j'avais à peu près employé en achats de marchandises les dix mille francs que vous m'aviez si généreusement avancés ; j'espérais réaliser des bénéfices ; mais tous les gens à qui j'ai eu affaire, à commencer par mes associés, m'ont trompé ; je n'ai pu rencontrer là-bas un seul honnête homme... je reviens à vous le chagrin dans l'ame, en proie aux doutes les plus affreux... car je ne sais pas dans ce moment si j'en aurai pas plutôt fait de ma brûler la cervelle.

DE BOISMORIN. Mauvaise pensée ! pense à la mode ! De mon temps on vivait : c'est absurde, si tu veux ; mais j'ai été élevé dans ces idées-là, et tu vois que j'y tiens. Fais comme moi, mon garçon : prends la vie en patience ; aide-toi, comme on dit, et le ciel l'aidera. Tu ne peux épouser celle que tu aimes ?

ANATOLE. C'est impossible.

DE BOISMORIN. Parce que tu n'as pas de fortune ? Eh bien ! ne suis-je pas là ? Travaille, et quoi que tu entreprennes, je répondrai pour toi, je te caucionnerai.

ANATOLE. Non, non. Déjà vous avez trop fait pour moi.

DE BOISMORIN. C'est le deroir d'un vieillard d'aider les jeunes gens ; je serai pour toi ce que l'on a fait pour moi ; oui vraiment : autrefois dans ma jeunesse, simple capitaine de navire marchand, j'en dus toute ma fortune à l'amitié et à la protection d'un vieillard, lord Sydmouth, un marin à qui j'avais sauvé la vie ! Il était vieux, célibataire, et, comme quelques Anglais, d'humeur assez bizarre. Tourné par d'avidités collatérales, il avait mieux que personne la nécessité du mariage, et voulait assurer mon bonheur de toutes les manières, il me laissait tous ses biens, à la condition expresse que je me marierais ; si je mourais sans être marié, toute cette immense fortune devait revenir à ses parents.

ANATOLE, écoutant avec intérêt. En vérité !

DE BOISMORIN. J'avais alors trente ans, je me suis dit : je puis attendre et choisir ; mais par malheur je tombai amoureux, amoureux fou, comme toi, comme tous les jeunes gens... de plus amoureux d'une honnête femme.

ANATOLE. Il fallait l'épouser.

DE BOISMORIN. Elle était mariée, et son mari était mon ami ! Aussi, fidèle à l'honneur et à l'amitié, je fus à la fin sa victime, mais tourmenté, mais malheureux ; et quand je la perdus, quand elle mourut, mon cœur était tellement usé d'émotions, qu'il me semblait ne pouvoir plus aimer

personne. Je restai garçon de peur d'être plus malheureux encore. D'ailleurs qu'un importait à quel mes richesses retourneraient après moi; je ne m'en inquiétais guères, lorsque le ciel offrit à moi un pauvre enfant, une orpheline, qui m'inspira une affection soudaine et irrésistible; et sait-tu pourquoi? — Non pas seulement parce qu'elle était bonne, douce et aimable, mais parce qu'elle ressemblait beaucoup à celle que j'avais tant aimée. C'était elle à dix-huit ans! De plus elle était bien malheureuse, et je tremblais pour son avenir. Si j'avais pu après moi lui laisser toute ma fortune, j'en aurais fait; mais je n'en avais pas le droit! Je lui ai proposé alors... (avec hésitation) de l'épouser, ce qu'elle a bien voulu accepter.

ANATOLE. Quoi! réellement, depuis mon départ vous êtes marié?

DE BOISMORIN. Oui, mon garçon. J'ai voulu te l'annoncer tout d'un coup pour ne pas te sembler trop ridicule tout à coup.

ANATOLE. Vous, monsieur? le meilleur des hommes!

DE BOISMORIN. Et je t'ai expliqué les motifs de ma conduite parce que je tiens à l'estime de mes amis.

ANATOLE. Ils diront tous : vous avez bien fait; vous avez donné un appui, une compagnie à votre vieillesse.

DE BOISMORIN. Tu ne peux t'imaginer quel ange de douceur et de bonté, de quelles prévenances je suis entouré.

Acte de Colette.

Contre l'ennui, la tristesse des ans,
Sa douce gaieté une prodige.
N'est-ce pas tu quelques dans nos champs
La verdure qui brille au milieu de la sécheresse?
Son sourire est un soleil pur,
Son front serein anime l'atmosphère,
Son aspect réjouit le vieillard,
Comme un rayon de soleil.

(Lui montrant la porte à droite.)

Et tiens, la voici, je vais te présenter à elle.

SCÈNE VIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN,
ANATOLE.

Adèle tient sous son bras un album, et des lettres à la main.

ANATOLE, la regardant pendant que monseigneur de Boismorin va au-dessus d'elle. O ciel c'est la femme!

ADÈLE, à M. de Boismorin. Voici vos lettres et vos journaux.

DE BOISMORIN. Imprenant la main. C'est bien! Mais nous avons ici un aim qui désire te voir.

ADÈLE, apercevant Anatole et couvant d'air en poussant un cri de joie. Quel bonheur! c'est lui!

DE BOISMORIN. Eh! qui donc?

ADÈLE. Celui dont vous a parlé madame Dubreuil, ce jeune homme que j'aurais su à peine, qui a réchappé pour moi de secons des magistrats, et que depuis ce jour je n'avais plus revu.

DE BOISMORIN, passant auprès d'Anatole. Toi Anatole! ton mon frère! j'aurais dû le reconnaître à ce trait-là. — Allons, ton père

sera content de moi; j'aurai rempli au moins la moitié de ses intentions : si je n'en ai pas fait un avocat, j'en ai fait un honnête homme.

ANATOLE, cherchant à se remettre de son trouble. Oui, ou il est à vous que je le dois, et je le serai toujours.

ADÈLE. J'en suis bien certain; mais depuis si long-temps, qu'étes-vous devenu et d'où venez-vous?

DE BOISMORIN. De New-York, où des revers, des malheurs, des projets contrariés... Nous parlerons de cela; nous avons le temps de nous occuper de lui et de ses affaires, car il reste avec nous.

ANATOLE. Non, monsieur, cela m'est impossible; des raisons de la plus haute importance me forcent à me rendre sur-le-champ à Paris.

ADÈLE. Eh bien! par exemple, on se rait-ils! je ne le souffrirai pas, je ne le veux pas (Regardant de Boismorin); nous ne le voulons pas, n'est-il pas vrai? (A Anatole) Nous avons ce soir un bal qui sera charmant si vous restez! Je compte sur vous pour danser; il dansa, n'est-ce pas?

DE BOISMORIN. Très bien!

ADÈLE. Vous le voyez! ainsi c'est convenu, vous ne partez pas.

ANATOLE, d'un air sec. Je suis désolé, madame, lorsque tout vous obéit, d'être le seul à vous refuser; mais je vous ai dit qu'une affaire indispensable...

ADÈLE. Et laquelle?

ANATOLE, avec embarras. Je ne puis le dire.

DE BOISMORIN. Même à moi?

ANATOLE, de même. Non, monsieur.

DE BOISMORIN. Alors, je devine; viens ici. (L'amenant au bord du théâtre et à mi-voix.) Il n'y a d'indispensable à ton âge que les affaires d'amour. — En est-ce une?

ANATOLE. Peut-être bien.

DE BOISMORIN. La personne dont tu me parlais est-elle à Paris?

ANATOLE, vivement. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Elle y habite.

ANATOLE, de même. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. C'est différent, je n'insiste plus. (Haut à Adèle.) Il faut qu'il parte, mon enfant.

ADÈLE. Et vous aussi, qui êtes contre moi!

DE BOISMORIN. Mais qu'il ne parte que demain, je lui demande ce sacrifice qu'il ne nous refusera pas.

ADÈLE. Un sacrifice! C'est donc pour vous? car pour moi je serais bien fâchée d'en caiger.

ANATOLE. J'ai tort sans doute.

ADÈLE. Un très grand tort : c'est d'avoir été à New-York; car avant vous êtes bien plus aimable.

ANATOLE. Peut-être alors me voyiez-vous avec des yeux plus favorables.

ADÈLE. C'est possible! je ne me rendrais alors ni en prévenances ni en galanterie.

Regardant de M. de Boismorin.

Air : *Ces petits sont d'une maladresse.*

Ce qu'il y a de plus difficile.

ANATOLE, montrant M. de Boismorin.

Je n'entends pas l'égaliser.

ADÈLE, avec ironie.

Dites-moi! Car pour le faire il faudrait être habile, et pas que vous...

DE BOISMORIN.

Adèle!

ADÈLE.

Quel aim!

Vous attaquez...

DE BOISMORIN.

Quel! pour tous vœux mari,

Tout déclarer la guerre à la jeunesse!

Je t'en suis gré, ma femme, d'en te sola.

Vas, tu fais bien; vas, soutiens la vieillesse,

(S'opposant sur son bras.)

Car elle en a besoin.

ANATOLE, à Adèle, d'un ton piqué. Je vais alors, et pour plaisir à madame me hâter de vieillir.

ADÈLE. Je vous le conseille, surtout si cela doit vous donner de la complaisance, de la bonté, de l'indulgence.

DE BOISMORIN. Eh! moi toi qui parles d'indulgence, il me semble que tu n'en as guère pour tes amis.

ANATOLE, avec dignité. Aussi madame s'inquiète fort peu de les conserver.

ADÈLE, avec colère. Moit! c'est bien plutôt vous.

DE BOISMORIN, les séparant. Allons, tous deux après! en vérité, mes chers enfants, la jeunesse est bien extravagante! pour la première fois que vous vous voyez, vous n'êtes en guerre ouverte, et je suis obligé, moi, d'intervenir. (Mouvement d'Adèle.) Je renonce donc, par l'autorité que me donne l'âge et la raison, que demain il partira pour Paris; si ça lui convient; mais qu'il reviendra au plus vite.

ANATOLE. Je ne le puis.

DE BOISMORIN. Mais moi je l'exige. En attendant que je t'aie trouvé quelque emploi où tu puisses faire fortune, je le garderai près de moi, tu seras mon secrétaire. (Mouvement d'Anatole.) Que tu y consentes ou non, c'est jugé, je le veux. (Lui tendant la main.) Je t'en prie, et j'espère qu'il n'aura pas de mal à notre bête.

ADÈLE. Moi je n'ai pas besoin de secret.

DE BOISMORIN. Non sans doute; mais pour ton dessin, par exemple, tu peux avoir besoin de secrets, ou du moins de conseils; Anatole l'en donnera. Il a des talens, il peint très joliment, il corrigera tes ouvrages.

Air : *Ah! Calix, je me ficherai.*

Pour commencer, montre-moi là

Cette esquisse d'après nature.

ADÈLE.

De mon crayon il ne verra

Aucun ouvrage, je le jure.

DE BOISMORIN.

Et moi, je puis le passer,

Lui montrer tes dessins, ma chère,

Vaudrait mieux que de lui montrer

Un mauvais croquis.

ANATOLE, interdit et se mettant à pleurer.

Moi un mauvais caractère! Vous croyez

qu'il le peut?

DE BOISMORIN, foudroyant. Il y en a qui

à sa place auraient cette idée-là.

ADÈLE. Vous le pensez vous-même; c'est la première fois que vous me grondez, et c'est lui qui en est la cause; c'est bien mal mais c'est égal, me voilà prête à vous obéir; je ferai tout ce que vous voudrez; je lui montrerai mes devoirs, je ne serai plus en colère, pourvu que vous me pardonniez la lui aussi.

DE BOISMORIN, à Anatole. Tu l'entends, elle redouble de bon sens.

ANATOLE. Moi! je serais désolé de contraindre madame et de la gêner en rien.

ADÈLE. La! vous voyez qu'il m'en veut encore, et que c'est lui qui a de la rancune.

DE BOISMORIN, s'approchant d'Anatole et lui parlant à demi-voix. Elle a raison; c'est toi à ton tour qui as un mauvais caractère, et tu la traites avec trop de sévérité; car enfin c'est l'enfant de la maison; elle fait tel ce qu'elle veut, et elle n'a pas l'habitude d'être contrariée.

ANATOLE, froidement. Cela ne m'arrive plus.

DE BOISMORIN. D'autant que dans son insistance à te faire rester, dans sa colère même, il y avait pour toi quelque chose d'aimable, de bienveillant, et la manière dont tu viens de lui répondre...

ANATOLE, de même. J'ai tort, monsieur. DE BOISMORIN. A la bonne heure! (Allant près d'Adèle.) Il reconnaît qu'il a tort. — Fulsque nous devons vivre ensemble, mes enfants, tâchons de vivre en bonne intelligence; et pour cela, que chacun y mette du sien; c'est là le grand secret des ménages. — de m'en vais lire mon courrier. (À Adèle.) Toi, dessine. (À Anatole.) Toi, monsieur le professeur, donne l'écrit, et qu'à mon retour la paix soit signée.

Adèle lui donne son chapeau. Il sort par la droite.

SCENE IX.

ANATOLE, debout à gauche du théâtre, ADÈLE, tirant la guirlande d'elle place à peu sur le devant. — Elle prend son album d'assise et s'occupe à dessiner.

ANATOLE, à part et la regardant. Quand je pense que c'est là sa femme! j'ai peine à modérer mon dépit et ma colère; elle est là et sans m'adresser un mot de regrets ou de consolation, elle m'a accueilli sans trouble et la souris sur les lèvres.

ADÈLE, assise et dessinant toujours. Eh bien! monvieux, il me semble que, pour me donner leçon, il faut au moins regarder ce que je fais.

ANATOLE, s'avançant et regardant par-dessus son épaule. C'est très bien.

ADÈLE. J'en doute; mais vous n'osez pas dire que c'est mal; convenez-en franchement.

ANATOLE. Non, mademoiselle.

ADÈLE, souriant. Mademoiselle!... dites donc, madame.

ANATOLE. C'est juste. (Après un moment de silence.) Ya-t-il long-temps que vous êtes mariée?

ADÈLE. Deux mois.

ANATOLE. Et c'est ici, dans ce château?

ADÈLE. Non c'est à Paris. (Lisant la tête.) le vous ferai observer, monsieur, qu'il ne

s'agit pas de mon mariage, mais de mon dessin.

ANATOLE, le regardant. J'y trouve des progrès très grands.

ADÈLE. Vous dites cela d'un air fâché

ANATOLE. Nullement... Je le suis seulement de ne m'être pas trouvé à Paris au moment de votre mariage.

ADÈLE, dessinant toujours. Je vous aurais invité.

ANATOLE, avec colère. Moi?

ADÈLE. Certainement... c'était très beau.

ANATOLE. Et très gai.

ADÈLE. Oui monsieur... une noce charmante des toilettes magnifiques! Lamienné surtout... Un voile d'Angleterre qui faisait l'admiration de toutes les dames! — En sortant de l'Eglise, vous ne savez-vous que nous attendait?

ANATOLE, avec ironie. Non vraiment.

ADÈLE. M. de Boismorin avait donné ses ordres... Oh! le beau déjeuner! et que j'ai regretté alors mes amies de pension! Si elles avaient été là, Dieu sait comme elles s'en seraient donné... Moi pas, je n'avais pas faim, j'étais trop contente.

ANATOLE, avec émotion. Et après?

ADÈLE. Après? Il y a eu un bal superbe! Cor M. de Boismorin, qui ne danse pas, n'empêche pas les autres de danser; au contraire, il veut que l'on s'amuse... et je n'ai pas manqué une contredanse. (Gaîment.) De tout le bal je suis restée la dernière! et enfus.

ANATOLE, avec colère. Enfin...

ADÈLE. Il était bien tard. M. de Boismorin m'a serré affectueusement la main; a soulé une femme du chaire, est rentré chez lui (Gaîment.) et je me suis trouvée toute seule dans un bel appartement doré... où j'ai dormi tout d'un trait... révoit à mon bonheur... à vous, monsieur.

Elle se lève.

ANATOLE, avec joie. O Ciel!

ADÈLE. Et surtout, à votre surprise, quand vous me reverriez riche et heureuse... je me faisais de ce moment une idée charmante... et votre retour à tout glorieux... je ne vous reconnais plus.

ANATOLE. Ah! pardon, mille fois... s'étonne un homme, un infortuné... que vous n'êtes pas digne de votre amitié... que vous n'êtes pas digne de vos sentiments dont on ne peut se rendre compte... ou se fâche souvent contre soi-même, ou contre les autres, sans savoir pourquoi.

ADÈLE. Vous êtes boudant!

ANATOLE. Et le difficile après est de s'expliquer, et de revenir... ou n'ose pas.

ADÈLE. Je conçois cela... vous serez donc de meilleure humeur à votre prochaine leçon?

ANATOLE. Ah! toujours, désormais...

ADÈLE. A la bonne heure... vous corrigerez mes dessins, vous me montrerez la peinture; puisque M. de Boismorin prétend que vous savez peindre... Sont-ce des tableaux de genre?

ANATOLE. Non; de simples miniatures que je garde pour moi. (Pendant que Anatole parle, Adèle remet la guirlande à sa place.) Dans les voyages, ou dans l'absence, c'est une ressource, une consolation de pouvoir retracer des traits qui nous sont chers,

et que nous ne voyons plus... cela nous rend présents les amis que nous regrettons.

ADÈLE. Ah! j'ai crû que cela vous inquiétait fort peu, et que, dans l'absence, vous ne pensiez guère à vos amis.

Anatole lui présente un portrait qu'il tire de son sein.

ADÈLE, poussant un cri. Ah! qu'est-ce que je vois là?... cette jeune fille... oh! non, non, monsieur.

Air : un jeune Grec.

Ce n'est pas moi, ce n'est pas mes traits, Non... c'est trop loin pour que je le soupçonne.

ANATOLE.

C'est vous, hélas, comme je vous voyais, Quand vous étiez et bieuveillante, et bonne...

Où, ce portrait était frappant,

Où, c'était la veuve son trait, il me semble... Lorsque sur moi, jadis si tendrement Vous arriez vos yeux.

ADÈLE, regardant Anatole avec expression.

Et maintenant.

Trouvez-vous encore qu'il ressemble?

ANATOLE. Ah! plus que jamais vous voilà! je vous ai retrouvée.

ADÈLE. Mais j'ai toujours été la même... c'est vous seul qui avez changé.

ANATOLE. C'est vous, plutôt...

ADÈLE. Eh bien, oui; tout à l'heure... pour quelques instants, parce que j'avais de l'humeur, du dépit de ce que vous parliez... mais vous ne parlez plus... ou vous reviez bien vite... dites-le moi, et je croirai que vous êtes toujours mon ami.

ANATOLE, avec passion. Jusqu'à la mort!

ADÈLE. Et vous avez raison... car pendant votre absence, que de fois j'ai pensé à vous... seulement je ne savais pas peindre... voilà tout, sans cela...

ANATOLE, avec tendresse et s'élançant vers elle. Adèle!

ADÈLE. Qu'avez-vous?

ANATOLE, s'arrêtant. Moi! rien... (Se ravoyant.) Ce portrait vous a donc fait plaisir.

ADÈLE, le regardant toujours. Beau-rout... et je ne suis comment vous en remercier...

ANATOLE. J'en suis un moyen... donnez-le-moi?

ADÈLE. A quel bon? Il est à vous! il vous appartient...

ANATOLE. Oui, mais si je le reçois de vous, si vous me le donnez... il me sera bien plus précieux encore, il me rendra bien heureux.

ADÈLE. Toes donc là... le voilà.

ANATOLE, avec joie. Ah!... (La mettant sur son cœur.) Il restera là... et écoutez-moi maintenant, je veux que vous me regardiez comme indigne de le porter, je veux que vous le repreniez à l'instant, si je man- quais jamais à l'amitié que je vous ai jurée, à vous, Adèle... à vous... (s'arrête.) et à monsieur de Boismorin.

ADÈLE. Est-ce que c'est possible!... Il est si bon pour vous et pour moi... nous sommes ses deux enfants, et maintenant que vous voilà il sera plus heureux; nous serons deux à l'aimer!... Vous me seconde- rez dans les soins que je lui rends... nous lui ferons la lecture...

ANATOLE. Et dans ses promenades, c'est

moi qui lui donnerai le bras.

AOËLE. Oui... l'autre ! et ne croyez pas que ce soit enroulé... il est si gai et si aimable... et puis il n'est pas exigeant... il ne veut pas qu'on soit toujours la pris de lui... nous aurons tout le temps d'endormir, de dîner, de faire de la musique et de courir dans le parc...

ANATOLE, avec joie. Avec vous !

AOËLE. Toujours avec moi... et puis toutes les semaines il y aura un bal champêtre...

ANATOLE. Je serai votre cavalier...

AOËLE. J'y compte bien... dès ce soir.

ANATOLE. Ah ! quelle douce existence ! quel bonheur de passer ses jours dans ce château...

AOËLE. Vous êtes donc content ?

ANATOLE. Je ne désire plus rien !... puis-que vous m'avez rendu votre confiance, votre amitié.

AOËLE, souriant. Moll du tout... est-ce que vous l'avez jamais perdue ?

ANATOLE. Ah ! que vous êtes honnête.

Il se prend les mains et ils restent ainsi jusqu'au moment où M. de Boismorin leur parle.

SCÈNE X.

Les Mêmes, M. DE BOISMORIN.

OE BOISMORIN, qui a entendu les derniers mots. N'est-ce pas ? je te le disais bien ; j'étais sûr que vous finiriez par vous entendre.

AOËLE. Oh ! certainement ! c'était moi qui avais tort.

ANATOLE. C'était moi !

AOËLE. Du tout !

ANATOLE. Et vous disiez que si...

DE BOISMORIN. Allons, n'allez-vous pas vous disputer encore ?

AOËLE. Oh ! nous sommes trop bons amis pour cela.

DE BOISMORIN. Eh bien, puisque tu as son amie, tu vas te réjouir avec moi du bonheur qui lui arrive.

AOËLE. Un bonheur ! ah ! que je suis content car à coup sûr il le mérite bien ! et cette fois du moins la fortune sera juste. Parlez vite.

OE BOISMORIN. Je ne le prux pas si tu m'interromps toujours.

AOËLE. Moi... je ne dis rien... j'écoute !... mais allez donc...

OE BOISMORIN, à Anatole. Je te disais bien ce matin, qu'il ne fallait désespérer ni de soi, ni de la providence... (À Aoële.) car, dans son extravagance, monsieur ne parlait rien moins que de se tuer.

AOËLE. Eh bien, par exemple, je voudrais bien voir cela ! vous aviez des idées pareilles ?

ANATOLE. Ce matin... (Le regardant tendrement.) pas maintenant !

AOËLE, de même. À la bonne heure !

DE BOISMORIN. Et c'est agir sagement car dans les lettres arrivées et que je viens de lire, il y en avait une d'un de mes amis un riche fabricant qui demeure à Mulhouse.

AOËLE. Mulhouse.

OE BOISMORIN. En Alsace... c'est un peu loin de la Normandie où nous sommes.

ANATOLE. Eh bien, monsieur ?

DE BOISMORIN. Eh bien, ce brave manufacturier a fait une grande fortune, grâce à son activité ; mais il se fait vieux, il n'a pas d'enfants sur qui il puisse se reposer des soins continuels que demande une exploitation aussi considérable... et il m'écrit que s'il pouvait trouver un jeune homme de talent et de bonne conduite qui méritât sa confiance... il le mettrait à la tête de sa maison, lui assurerait de son vivant un intérêt dans les bénéfices, et plus tard lui laisserait sa manufacture.

AOËLE. Eh bien ?

DE BOISMORIN. Eh bien ! j'ai pensé à lui.

ANATOLE, à part, avec effroi. O ciel ! (Haut.) À moi !

OE BOISMORIN. C'est ce que tu voulais ; c'est une fortune qui t'arrive !

AOËLE. Une fortune à Mulhouse... est-ce que ça a le sens commun ?

DE BOISMORIN. Pourquoi pas ?

AOËLE, vivement. Il n'en a pas besoin, puisqu'il reste avec nous... ici dans ce château ! il m'a fait promettre... (Vivement à Anatole.) Mais parlez donc, monsieur, cela ne vaut-il pas mieux ! n'est-ce pas plus simple, plus avantageux, plus agréable ?

DE BOISMORIN. Pour nous, certainement ; mais pour lui c'est autre chose.

ANATOLE, insistant. S'il ne tient pas à la fortune.

OE BOISMORIN. Nous devons y tenir pour lui ; il ne faut pas être égoïste, il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, et se sacrifier pour eux... En restant mon secrétaire, cela ne peut le mener à rien, tandis que là-bas... il aura une position... il fera son chemin... il trouvera les moyens de s'établir... de se marier...

AOËLE, avec étonnement. Se marier... à quel bout ?

BOISMORIN, souriant. Cette question... crois tu donc qu'il n'y a que toi au monde qui te maries ?

AOËLE, naïvement. C'est vrai ! je n'y avais jamais songé !

OE BOISMORIN. Mais lui, il y songe... c'est là son but, son espoir... il y a à Paris une jeune fille qu'il aime, qu'il adore...

AOËLE. Comment !

ANATOLE, à part. O mon Dieu !

OE BOISMORIN. Et qu'il doit épouser dès qu'il aura fait fortune.

AOËLE. Oh ! non... ce n'est pas possible... il me l'aurait dit... il me dit tout !

ANATOLE. Pardon, madame !

OE BOISMORIN, à Aoële. Il on est convenu avec moi. (Aoële fait un geste de surprise et de douleur.) Mais toi, tu es encore trop jeune, pour qu'il te tienne au courant de ses passions ou de ses conquêtes.

Air : Fugitive de l'Opéra.

De droit un pareil entretien
Revient à moi seul, et pour cause ;
Cela nous regarde... il faut bien
Qu'il nous rende un malin quelque chose.
N'oubliez pas, mes chers enfants,
À des âges tels que les nôtres,
Les vieux rôles de comédie...
Nous n'en pourrions plus avoir d'autres.

(À Anatole.) Je vais donc écrire à Mulhouse que je réponds de toi, que tu acceptes... et comme il n'y a pas de temps

perdra dès demain tu te mettras en route, en passant par Paris... c'est le chemin !
ANATOLE, avec effroi et regardant Aoële. Des demain !

OE BOISMORIN. Il ne faut jamais faire attendre la fortune... les rendez-vous manqués ne se retrouvent plus... je vais tout disposer pour que tu fasses la route avec agrément ; quant aux frais de voyage, en en inquiète pas.

ANATOLE. Monsieur...
Il s'écarte vers le fond.

OE BOISMORIN. C'est mon affaire... Viens, Aoële ? (Regardant Aoële qui est resté immobile et comme absorbé dans ses réflexions.) Eh bien, eh bien, tu ne m'entends pas... qu'as-tu donc ?

AOËLE, revenant à elle et comme s'éclaircissant. Rien, monsieur... me voilà... que voulez-vous ?

DE BOISMORIN. Ton bras... donne moi ton bras, je suis un peu fatigué.

Aoële donne son bras à M. de Boismorin. Anatole lui un pas, se rapproche d'elle et lui touche légèrement le bras. Aoële, sans lui répondre et sans le regarder, s'éloigne de lui, se serre contre M. de Boismorin, qu'elle entraine vivement. Ils sortent tous deux par la porte à gauche de l'acteur.

SCÈNE XI

ANATOLE, seul, les regardant sortir.

Els refuse de m'écouter ! elle ne me regarde plus ! elle croit que j'en ai une autre... que je vais en épouser une autre !... Comment faire ? mon Dieu ! puis-je m'éloigner sans la tromper... je le devrais peut-être... mais partir sous le poids de son dédain et de sa colère, ne pas même m'en porter un sentiment de pitié... Non, non je n'en ai pas le courage, et avant mon départ, je lui dirai que celle qui l'adore, c'est elle ! elle saura que mes pensées, mes affections, toute mon existence sont à elle... à elle seule... elle le saura !... il le faut d'ailleurs ! il faut la prévenir... son chagrin, son dépit... ses imprudences peuvent à chaque instant trahir aux yeux de son mari, un secret qui, pour moi, n'était que trop clair... et dont M. de Boismorin se serait déjà aperçu, sans la confiance qu'il a en elle et en moi surtout ! mais s'il nous devinait enfin... s'il découvrait la vérité... ah ! mon bienfaiteur ! oh ! que deviendrait-il ! le faudrait mourir de honte et de remords... Oui... oui, courons...

Au moment où il veut entrer par la porte à gauche, il reconstruit Marie qui est sort.

SCÈNE XII.

ANATOLE, MARIE, portant des fleurs à la main et dans son tablier.

MARIE, s'arrêtant. Eh bien ! où allez-vous donc ainsi ?

ANATOLE. Parler à madame...

MARIE. Vous ne pourriez pas.

ANATOLE, à haute voix. Et pourquoi donc ?

MARIE, lui faisant signe de se taire. Silence... notre vieux maître était un peu las... et après avoir donné des ordres pour que vous partiez demain au point du jour, il s'est assoupi dans son grand fauteuil...

madame est restée auprès de lui, dans son boudoir... dont elle a fait défendre la porte. *avec impatience.* Et s'il dort long-temps?

MARIE. Dam! à la manière dont il est... peut-être quelques heures...

Elle prend la corbeille qui est sur la table.

ANATOLE, à part. Demain, m'éloigner et au point du jour!... (Haut.) Et Adèle?

MARIE. Je ne sais pas ce qu'elle a... mais il faut qu'elle souffre; car elle m'a dit qu'elle ne pourrait pas paraître au bal.

ANATOLE. Est-il possible!

MARIE. Un bal pour lequel l'arrange les cochilles du salon... et elle n'y sera pas! elle restera toute la soirée dans sa chambre.

ANATOLE. Toute la soirée!

MARIE. Sans recevoir personne.

ANATOLE. Personne au monde?

MARIE. Excepté son mari... et puis moi, qui puis entrer à toute heure... elle a tant de honte pour moi.

Elle a pris la corbeille qui est sur la table à gauche, y met les fleurs, et va s'asseoir à droite près de la fenêtre... elle dispose ses bouquets, et tourne le dos à Anatole.

ANATOLE, s'arrêtant, et à part. Ah! si j'osais! Non, non, l'exposer, la compromettre auprès de cette petite fille... mais comment faire... elle ne sortira plus d'aujourd'hui... et moi qui pars demain, au point du jour...

MARIE, qui pendant ce temps s'occupe à arranger ses fleurs dans la corbeille. Qu'est-ce que vous dites donc là tout seul?

ANATOLE. Je pensais à l'affection que la maîtresse a pour toi...

MARIE, arrangeant toujours les fleurs dans la corbeille. On ne peut pas s'imaginer combien elle est bonne!... vous ne le croiriez jamais... au point qu'elle m'a proposé d'être comme elle dit, mon secrétaire.

ANATOLE. Ton secrétaire?... es-tu folle?

MARIE. Du tout... ce n'est pas moi, c'est M. Tricot, mon amoureux qui s'obstine toujours à m'écrire à moi qui ne sais pas lire... vous jugez comme c'est ennuyeux, et combien j'ai été heureuse quand madame m'a dit : apporte-moi tous les billets qu'il t'écrira... je les lirai... et j'y répondrai... c'est drôle, n'est-ce pas?

ANATOLE. Oui, certainement j'assiegeais vivement près de la table à gauche, et écrivant pendant que Marie, qui lui tournait le dos, arrange des fleurs dans la corbeille à droite. Ma foi l'occasion est trop belle...

MARIE, toujours à la corbeille.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit.

Grâce à mon secrétaire, ah! ah!
Comme tant d'autr's j'aurai de la science!
Et j'irai plus tard, mon mari,
Contre les bien-aimés gendres,
N'en pas ficher d'mon ignorance...
Même s'il s'est mis dans l'embarras
Pour avoir signé son paraphe...
Moi, j'aurai sûre, en ce cas-ci pas
De n'pas faire (sûr) de faux d'orthographe.

ANATOLE, qui pendant ce temps a écrit d'écarter sa lettre, se lève et s'approche de Marie, qui lui tourne le dos, et qui arrange toujours des fleurs dans la corbeille. Crois-tu que ton amoureux t'adresse bientôt un billet-doux?

MARIE. Je l'ai refusé ce matin, et j'ai peur qu'il n'ose plus...

ANATOLE. Tu te trompes!...

MARIE. Comment!...

ANATOLE. Tout à l'heure dans le parc, M. Tricot s'est approché de moi d'un air mystérieux et m'a dit : « Je suis obligé de partir tout de suite... d'ailleurs remettre ce petit mot à mademoiselle Marie, c'est très important! »

MARIE, quittant ses fleurs et se levant. Bah!

ANATOLE, lui présentant le billet. Le voilà.

MARIE. Qu'est-ce que ce peut être?...

ANATOLE. Je l'ignore.

MARIE. Que c'est impatientant qu'il ait la rage d'écrire comme s'il n'aurait pas pu dire tout de suite... voyons, monsieur, que signifient ces petites barres toutes noires?...

ANATOLE. Demande à ta maîtresse... je ne veux pas aller sur ses brisées... et puis, si c'est un secret!...

MARIE. C'est juste!... je vais porter ça à madame...

ANATOLE. Tu devrais déjà être partie... vas-y donc.

MARIE. J'y cours!... (Regardant par la porte à gauche, et revenant près d'Anatole.) C'est encore mieux... la voici qui vient...

ANATOLE. Remets-lui ce billet!

MARIE. Elle est avec son mari.

ANATOLE, vivement. Ne lui ramène pas!

MARIE. Pourquoi donc? Ah! ce n'est pas monsieur qui me gêne... ni elle non plus, vous allez voir.

Anatole voudrait la retenir, mais M. de Boismorin entre en ce moment, appuyé sur le bras de sa femme, et Marie s'éclipse au-devant d'eux.

SCÈNE XIII.

ANATOLE, MARIE, M. DE BOISMORIN, ADELE.

MARIE, à M. de Boismorin. Vous voilà donc réveillé, monsieur?

DE BOISMORIN. Oui, cet instant de sommeil m'a fait du bien... et Adèle voulait, malgré ça, rester près de moi... Il a fallu presque se ficher pour la forcer à prendre un peu l'air.

MARIE. Vous avez bien fait... car j'ai justement quelque chose à montrer à madame.

ADELE. Quel donc?

MARIE. Une lettre de M. Tricot, mon prétendu.

DE BOISMORIN. Non réjumeur?

MARIE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Un fort brave homme!

(à Adèle.) Voyons, chère amie...

ANATOLE, écartant à détourner l'attention de M. de Boismorin. Monsieur, je voulais vous demander sur Mulhouse quelques renseignements...

DE BOISMORIN. Je suis à toi!... laissez-moi lire d'abord la lettre de M. Tricot; tout le monde peut l'entendre, c'est un homme moral par état et par inclination... (Il donne la lettre à Adèle.)

ADELE, lisant. « Ce soir, pendant le bal, il fut que je vous vois seule sin instant, » ou je suis capable de tout oublier. »

DE BOISMORIN. Il a écrit cela?

ADELE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Demandez-moi un rendez-vous secret à cette petite!

MARIE. Un tête-à-tête à moi seule!... quelle horreur!

DE BOISMORIN. J'en suis fâché pour Tricot; et je ne le reconnais pas là! chercher à égarer une jeune fille sans expérience... l'entraîner dans une démarche dont elle aurait à se repentir, c'est mal, c'est très mal; n'est-ce pas, Anatole?

ANATOLE, embarrassé. Peut-être qu'il n'a pas senti lui-même... qu'il ne voulait pas... que son intention...

DE BOISMORIN. Nous allons le savoir... car le voici.

ANATOLE, à part. C'est fait de moi.

SCÈNE XIV.

ANATOLE, MARIE, TRICOT, DE BOISMORIN, ADELE.

DE BOISMORIN. Approchez, approchez, maître Tricot.

TRICOT. On a besoin de moi, monsieur?

DE BOISMORIN. Oui, il s'agit d'une petite explication.

ANATOLE. Si ça peut vous être agréable.

TRICOT, à part. Ah! quel que je voudrais être loin d'ici!

MARIE, s'avançant près de Tricot. Fil... c'est affreux! c'est indigne!

TRICOT, étonné. Hein?

DE BOISMORIN, d'un ton sévère. Je ne vous connais pas encore, monsieur...

MARIE. Ni moi non plus!

TRICOT, à M. de Boismorin. Jo croyais pourtant que depuis trois ans...

DE BOISMORIN. Vous devriez rougir...

TRICOT. Et de quoi?

ADELE. De votre correspondance...

TRICOT. Quelle correspondance?

ANATOLE. Avec Marie.

TRICOT. Elle me l'a rendue sans la lire de Boismorin. Elle a bien fait... c'est une honnête fille!

TRICOT. Précisément ce que j'ai dit en reprenant le paquet.

ADELE. Mais aujourd'hui vous lui avez écrit encore!

TRICOT. C'est vrai.

ANATOLE, à part. avec joie. Quel bonheur! il en convient!

DE BOISMORIN. Et cette lettre est en digne de vous, honnête Tricot.

TRICOT. Comment le savez-vous?

ADELE. Parce que nous l'avons lue!

TRICOT. Vous l'avez lue?

MARIE, vivement. Sans doute!

TRICOT. C'est bien étonnant!

BOISMORIN. Pourquoi?

TRICOT. C'est qu'elle est encore là dans ma poche... je l'apportais à M^{lle} Marie.

MARIE. Voilà qui est fort!... moi qui l'ai déjà reçue... et la prouve... tenez, tenez, monsieur... reconnaissez-vous votre écriture?

TRICOT, regardant avec indignation. Ça! il n'y a pas un jambage de ma composition!

MARIE. Par exemple!

TRICOT. C'est une anglaise efflanquée, et moi, j'ai une bitarde, une pure bitarde... je m'en rapporte à monsieur le capitaine... qu'il dise si c'est là le style de mes plumes!

de nos déliés...

BOISMORIN, cherchant à lire. Attendez donc... autant que je peux distinguer... (*A Marie.*) Mais enfin ce billet... qui te l'a remis?

MARIE, montrant Anatole. Monsieur, ici présent.

TRICOT, avec indignation. Lui. **MARIE.** Pour votre compte, à vous.

TRICOT. Et de quoi se mêle-t-il? **ADELE, d'instinct.** C'est vrai parles, monsieur, réponds à l'instant.

DE BOISMORIN. Calme-toi, calme-toi... (*A Marie.*) Marie, laissez-nous, ainsi que vous, monsieur Tricot.

TRICOT. Oui, monsieur (*Montrant Anatole*) et lui aussi, qui décroche des billets-doux à mademoiselle Marie... si je l'y rattrape l... moi qui l'ai reçu ce matin... qui lui ai fait la conversation à son arrivée... c'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

Marietout, Tricot la suit et veut encore lui parler; elle le repousse et sort par la droite, tandis que Tricot s'en va par le fond.

SCENE XV.

ANATOLE, DE BOISMORIN, ADELE.

DE BOISMORIN. Je n'ai pas voulu que cette explication eût lieu devant eux... et pour cause... car il ne m'avait pas fallu beaucoup de peine pour reconnaître cette écriture... Elle est de vous, Anatole.

ADELE, avec indignation. De lui... il écrit à Marie... il en est amoureux!

ANATOLE, étonné. N'oi... vous pourriez supposer, vous pourriez croire... ce n'est pas vrai, je vous l'atteste!... et j'en suis de la vie...

ADELE. A la bonne heure... ainsi, je me disais: c'est impossible... mais alors, monsieur, pour qui étoit cette lettre? C'est ce que nous voulons savoir... Ce n'est pas pour cette demoiselle que vous aimez... que vous voulez épouser... elle est à Paris et à coup sûr vos lettres... si vous lui en écrivez... car moi je n'en sais rien, cela ne me regarde pas et cela m'est fort indifférent mais enfin vos lettres, vous n'iriez pas les remettre à Marie...

DE BOISMORIN, froidement. C'est assez clair!

ADELE, toujours avec la même chaleur. N'est-ce pas?... c'est évident!... alors si ce n'est pas pour cette petite Marie... o'est donc pour quelqu'un des environs... quelqu'un du pays... quelqu'un d'ici...

DE BOISMORIN, les regardant tous deux. Quelqu'un d'ici... tu crois?

ANATOLE, à part avec effroi. O ciel! (*Haut et dans le plus grand trouble.*) Arrêtez!... ne m'accablez pas de votre colère ou plutôt de vos railleries... car vous direct sans peine à mon trouble et à mon embarras, combien il m'en coûte d'avoir un pareil choix... eh bien! oui, monsieur, cette petite Marie...

ADELE, Marie!

ANATOLE, dans le plus grand trouble. Un espèce... une plaisanterie... une idée qui n'instant avait fait naître et à laquelle j'ai déjà renoncé... car j'ignorais que votre régisseur... d'ailleurs dès demain... dès ce

soir... je m'éloigne... vous le savez...

ADELE. Il est donc vrai!... il en conviendrait!

ANATOLE, hésitant. Oui, madame, bien malgré moi!

ADELE, à M. de Boismorin. Et vous n'êtes pas en colère? Et vous n'êtes pas furieux contre lui... vous ne le traitez pas comme il le mérite!

DE BOISMORIN. Tu t'en acquittes si bien, que je le laisse faire...

ADELE. Vous qui disiez en matin que c'était un honnête homme! un cœur si bon, si honnête... si vertueux... oui, monsieur... mon mari le disait, mais maintenant, c'est bien différent! il vous connaît, il voit bien que vous aimez tout le monde... ce qui est affreux... ce qui annonce le plus mauvais caractère; aussi il ne vous aime plus... il vous a retiré son amour et son affection... moi j'ai fait comme lui, et pour commencer je retrayais tout ce que je vous ai dit ce matin.

DE BOISMORIN. Et que lui as-tu dit?

ANATOLE, à part. O ciel!

ADELE. Tout ce que j'avais éprouvé de chagrin en son absence, combien j'avais pensé à lui... combien j'étais heureuse de le voir... et c'était vrai... je vous le jure... mais cela ne l'est plus... car je désire au contraire qu'il s'en aille, qu'il s'éloigne...

ANATOLE. Vous serez satisfaite!

ADELE. Et vous forcez bien... mais auparavant, rappelez-vous que ce que vous m'avez demandé... je ne vous le donne plus...

DE BOISMORIN. Quoi donc?

ADELE. Un portrait que pendant son voyage... il avait fait d'ice et de souvenir, un portrait de moi...

DE BOISMORIN. Un portrait! **ANATOLE, voulant faire taire Adele.** Je vous en supplie...

ADELE. Il m'a priée de le lui laisser comme un gage d'amitié... moi j'ai dit: bien volontiers, parce que je l'en croyais digne! mais maintenant... et après sa conduite envers nous, je lui en veux tellement, que jamais je n'ai éprouvé rien de pareil... car enfin, mon ami, vous êtes là... près de moi et cependant je souffre... je suis malheureuse... et j'ai beau faire... je ne puis retenir mes larmes...

Elle se jette dans les bras de M. de Boismorin.

ANATOLE. Le ciel m'est témoin que j'aurais fait tout au monde pour vous en épargner une seule... mais! l'on ne me croit plus... on perdant votre estime, j'ai tout perdu et maintenant je ne prendrai plus conseil que du mon désespoir!

SCENE XVI.

M. DE BOISMORIN, ADELE.

DE BOISMORIN, la tenant toujours dans ses bras. Allons... allons, mon enfant... re-mets-toi!

ADELE, essuyant ses yeux. Depuis qu'il m'est plus là... cela va mieux... et je vous demande pardon d'avoir été si peu méfiant... de mon indignation.

DE BOISMORIN. C'était si naturel.

ADELE. N'est-ce pas?

DE BOISMORIN. Certainement!

ADELE. Conçois-moi... une amorce semblable? aimer quelqu'un à Paris, et faire ici la cour à votre jardinière; devenir le rival de M. Tricot... et tout cela dans votre château, sous vos yeux!... voilà ce qui m'a fléchée...

DE BOISMORIN, froidement. Il y avait de quoi; mais que serait-ce donc, si tu savais la vérité toute entière.

ADELE. O ciel! qu'avez-vous donc appris de nouveau?

DE BOISMORIN, froidement. Des choses qui vont bien plus encore exciter la colère, si nous sommes trompés; si n'aimait personne à Paris.

ADELE, avec satisfaction. Vraiment?

DE BOISMORIN, de même. Il n'a pas eu un instant d'amour pour la petite Marie...

ADELE, de même. Est-il possible!

DE BOISMORIN, de même. C'est bien pire encore... c'est toi qui t'aimais.

ADELE, avec joie. Moi! qu'est-ce que vous me dites là?

DE BOISMORIN. Et je ne te vois contre lui ni fléchir ni indigner... Son amour cependant est bien plus grand encore... car celle qu'il aime est la femme de son bienfaiteur... c'est le trésor, la consolation, le dernier bonheur d'un vieillard qui perdrait tout en perdant sa tendresse... Et il a voulu la lui enlever... la lui disputer du moineau... Est-ce là de la reconnaissance?

ADELE. Oh! monsieur...

DE BOISMORIN. Il s'est adressé à un jeune fille simple et candide qui, dans l'ignorance de son cœur ne pouvait se défendre contre des sentiments qu'elle ne soupçonnait même pas... Est-ce là de l'homme, de la probité?

ADELE. Oh! non... non!... il n'est pas coupable!... il avait pour vous tant de vénération et de reconnaissance... Il me parlait comme à sa sœur, moi à mon frère... et si nous nous entendions tous deux, c'était pour nous aimer et vous respecter...

M. DE BOISMORIN. Je n'ai donc pas perdu toute ton amitié?

ADELE, riant. Jamais! jamais! Est-il rien au monde que je puisse vous préférer! Je suis auprès de vous si heureuse et si tranquille... c'est un plaisir, un bonheur que rien ne vient altérer! mon cœur et ma raison se trouvent d'accord... je suis en paix avec moi-même... est il me semble que vous aimer c'est aimer la vertu!... Après de lui, au contraire, c'est un trouble, un malaise que je ne puis exprimer... Tout m'agite et m'irrite; mécontente de moi et des autres, je souffre... et loin d'oser me plaindre... je sens là, dans ma conscience, une voix qui me dit: tais-toi... tais-toi... ne n'est pas bien... Voilà ce que j'éprouve, monsieur, voilà ce dont il est cause, et vous pourriez croire, après cela, que je l'aime mieux que vous.

DE BOISMORIN, secouant la tête. Non pas mieux, mais plus!... Ecoute-moi, mon enfant; car je te regarde comme ma fille ma fille bien-aimée! Que n'en ai-je une de ton âge, parce de tes attraits, de ta candeur, l'éclaircirai son inexpérience, je lui dirais que dans les premières démarches d'une jeune femme, tout est grave, tout est important... car souvent d'une imprudence dépend le bonheur de sa vie entière.

Oui, ma fille, aux yeux du monde... bien plus, aux yeux même de ce jeune homme qui t'aime, il faut que tu apparaisse toujours pure et irréprochable... Dans ton intérêt, dans ton bonheur... dans le sien!... oui... oui, écoute-moi bien... et ami qui es près de toi n'y sera pas toujours; son absence te rendra bientôt la liberté et le droit de disposer de toi-même... Mais alors, et quel que soit le choix que tu fasses, c'est ta conduite passée qui répondra de ton avenir... Il n'y a pas d'amour durable sans beaucoup d'estime... et celui qui l'aurait aidé à tromper son vieux mari, craindrait d'être trompé à son tour.

ADÈLE. Ah! monsieur.
DE BOISMORIN. C'est pour ce que je te dis cela là, moi, je tienne au port... ma carrière est finie... la tenue va commencer... tu es de longues années à opérer... Qu'éclat s'écoulera sans remords et sans regret! que rien n'altère une existence qui promet d'être si belle, et pour cela, mon enfant, suis mes conseils.

ADÈLE. Oui toujours, monsieur... Parlez, que tout-il faire?

DE BOISMORIN. Anatole va partir!

ADÈLE. Demain?

DE BOISMORIN. Ce soir! Tu vas le voir tout-à-l'heure pour la dernière fois, et, dans ce dernier adieu, calme et indifférente, ne lui laisse rien soupçonner de ce que tu éprouves.

ADÈLE. Oui, monsieur.

DE BOISMORIN. Tâche de maîtriser ton émotion... du commandement à ta physiognomie... à tes regards.

ADÈLE, sanglotant. Oui... oui... je vous le promets.

DE BOISMORIN. Ah! tu pleures... tu la regrettes.

ADÈLE. Non... non... mais cette idée de départ... de séparation éternelle peut-être.

DE BOISMORIN, avec fermeté. Eh bien! s'il t'est trahi... s'il fallait choisir!

ADÈLE, poussant un cri et se jetant dans ses bras. Ah! je retourne avec vous!... n'est-ce pas mon père?

DE BOISMORIN. Oui, mon enfant, oui, je reçois tes chagrins et tes larmes... ne crains pas de me les confier... Et moi aussi, quel que glacé par l'âge, je me rappelle des souffrances et des tourments pareils... Hras des sacrifices bien cruels que la veine m'en impose... mais dont elle nous dédommage... Courage, ma fille, courage!... ne te laisses pas abattre aux chagrins: car la vie est faite, et il faut combattre... il faut se vaincre soi-même... Vais surtout! vous pauvres femmes, à qui il n'est pas permis de laisser éclater vos douleurs... vous devez les réprimer... les renfermer en vous-même... et quand la souffrance déchire votre cœur... il faut aux yeux de tous que le sourire brille sur vos lèvres... l'honneur le veut ainsi.

ADÈLE, riant. Et je lui obéirai... ne craignes rien... je ne pleure plus, monsieur, et quoi qu'il arrive vous serez content de moi!

SCÈNE XVII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN, TRICOT.
TRICOT. Pour cette fois, c'est trop fort,

il n'y a plus de doutes.

DE BOISMORIN. Qu'est-ce donc?

TRICOT. M. Anatole ce veut décidément à mademoiselle Marie... elle en est folle...

ADÈLE, s'avançant. Comment...

Sur un geste de M. de Boismorin elle s'arrête.

TRICOT. C'est à ne rien comprendre aux femmes!... un homme qui ne sait pas tenir sa plume... qui n'a pas même d'écriture décidée... car qu'est-ce que c'est qu'une anglaise en pailles de mouches... Eh bien, elle l'aime malgré cela... elle l'écoute!

DE BOISMORIN. Qu'en sais-tu? les autres entendent...

TRICOT. Non!... mais mieux que ça... je les ai vus de loin dans le parc derrière un bouquet d'arbres... qui était là comme un pâté au milieu de la page... je veux dire de la plaie... si bien qu'ils ne pouvaient m'apercevoir... je l'ai vu qui courait à elle... qui l'embrassait... il était hors de lui... en délire, la tête perdue, il la suppliait d'accepter une lettre...

ADÈLE, avec émotion. Encore!

DE BOISMORIN, à voix basse et lui faisant signe de se modifier. Adèle!

ADÈLE, s'efforçant de sourire. Une lettre... Ah! c'est singulier!... c'est unique!

TRICOT. Pas du tout... c'est la seconde fois d'aujourd'hui... et quoique mademoiselle Marie se soit défendue d'abord avec assez de résolution... quand elle l'a vu qui se jetait à genoux... qui lui serrait les mains, en lui disant: *Dans deux heures, pas avant...* Qu'est-ce que cela veut dire? je l'ignore; mais elle a accepté la lettre, la perdue... elle l'a prise... et moi qui sens mon cœur défaillir, qui ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes... j'ai encore eu la force de lui arracher cette lettre... cette preuve que je vous apporte.

DE BOISMORIN, regardant l'adresse. Cette lettre... elle est pour moi.

TRICOT. Pour vous!

DE BOISMORIN. Tu ne sais donc pas lire?

TRICOT. Par exemple!

DE BOISMORIN. Va me chercher Anatole!

TRICOT. Mais, monsieur, vous êtes sûr

DE BOISMORIN. Va me le chercher.

TRICOT sort.

SCÈNE XVIII.

ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

DE BOISMORIN, s'approchant d'Adèle, qui est assise auprès du guéridon. Tu as de meilleurs yeux que les miens... (Lui présentant la lettre.) Et d'ailleurs, j'en ai pas de secret pour toi... tiens, lis-moi cela.

ADÈLE, toujours assise. Oui, monsieur... je vais ticher... (Lisant.) « Malgré les apparences qui m'incitent, je ne suis point un logot... je ne suis pas comblable... j'ai... mais Adèle avant qu'elle ne soit la femme de mon bienfaiteur... et jamais un seul mot n'a trahi l'amour que j'ai pour elle » C'est bien vrai.

DE BOISMORIN. Continue...

ADÈLE. « Mais, vous ne me croirez pas... » Vous m'avez retiré votre confiance et votre estime, je ne puis vivre ainsi! je ne puis supporter l'idée de votre mépris et quand vous recevrez cette lettre, j'aurai délivré la terre d'un malheureux... mais non pas d'un ingrat! (Elle se lève.) Adieu,

mon bienfaiteur, adieu mon second père, ma dernière pensée sera pour vous et pour une autre personne que je m'ose nommer. » Ah! monsieur! il est mort! (Apparissant Anatole et poussant un cri d'effroi.) Ah!

Elle se remet promptement et affecte de sourire.

SCÈNE XIX.

TRICOT, MARIE, ANATOLE, ADÈLE, M. DE BOISMORIN.

TRICOT. Monsieur le capitaine, vos ordres sont exécutés!

MARIE, passant à la droite d'Adèle. Madame, voici toutes vos demoiselles, vos amis de pension, qui viennent d'arriver en carrosse.

ADÈLE. C'est bien.

ANATOLE, à M. de Boismorin. On m'a dit, monsieur, que vous me demandiez...

DE BOISMORIN, assis à la table. On sait doute là, tu nous avais annoncé que tu partirais ce soir...

ANATOLE. Je pars à l'instant même...

DE BOISMORIN, repassant entre Anatole et Adèle. Raison de plus pour te voir! avant d'aller à ce bal où l'on nous attend, nous voulions ma femme et moi te faire nos adieux...

(Regardant Adèle.) n'est-ce pas?

ADÈLE. Certainement...

DE BOISMORIN. Rien ne porte honneur comme le dernier adieu d'un ami!

ANATOLE. Un ami... m'en reste-t-il un seul?

DE BOISMORIN. Mieux que ça!... ici d'abord j'en connais deux. (Regardant Adèle.) n'est-il pas vrai?

ADÈLE, avec calme. Oui, monsieur.

ADÈLE, qui, malgré l'éloignement et l'absence, s'intéresserait toujours à sa fortune... à son bonheur... et quant à la lettre que tu m'as adressée...

ANATOLE. O ciel! serais-je trahi...

Il regarde Marie.

MARIE. Ce n'est pas moi... c'est lui.

DE BOISMORIN. Non... non!... je l'ai reçue deux heures trop tôt... ce qui fait beaucoup mieux que deux heures trop tard... et dorénavant, mon cher Tricot, vous pouvez vous rassurer... Anatole m'annonce dans cette lettre qu'il s'éloigne de nous...

TRICOT. Dieu! soit loué...

MARIE. Pourquoi donc?

Adèle par un signe lui impose silence.

DE BOISMORIN. Cette lettre qui du reste est très bien notée, a réconcilié... et puisque vous tenez encore à mon estime... je vous la rends!

TRICOT, avec noblesse. La mienne aussi!

DE BOISMORIN, à Anatole qui veut lui prendre la main. Quoiqu'il y ait encore là un certain passage que je blâme... (Arrêtant.)... que je blâme très fort! et qui peut-être ne méritait pas de réponse... j'en ai fait une cependant... je l'ai faite ou un sens mot... elle est là... au bas de cette page...

et j'espère qu'après l'avoir lue... vous serez assez de force, assez de courage pour échanger d'idées... (On entend en dehors un bruit de contrabande, et l'on voit paraître au fond, les jeunes pensionnaires invitées pour

le bal.) C'est le bal qui commence... viens, ma femme... viens... donne-moi ton bras! (avec bonté.) Adieu, Anatole!

ADÈLE, donnant le bras à monsieur de Boismorin et passant près d'Anatole. Adieu, monsieur!

MARIE, prenant le bras de Tricot qui vient de lui offrir, et s'en allant en regardant Anatole. Pauvre jeune homme!

BOISMORIN, de loin et prêt à sortir, lui faisant un dernier adieu de la main. Adieu!... adieu!... MON AMI!

ANATOLE, resté seul en scène, suit encore quelques temps des yeux monsieur de Boismorin et Adèle, puis il redescend le théâtre dans la plus grande agitation. N'en! lui qu'il puisse dire... ma résolution est prise... je ne puis vivre sans elle et je me tuerai!

(Jettant les yeux sur la lettre.) Que vois-je!... ce mot de sa main... Attendez! Il se jette à genoux, en jettant un dernier regard sur M. de Boismorin et Adèle, qui s'éloignent. — Pendant ce temps l'air de danse qu'on entend en dehors devient plus vif et plus animé. — La toile tombe.

FIN DE LA PENSIONNAIRE MARIÉE.

LES RUBANS D'IVONNE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

HENRY DE KOCK ET LAMBERT-THIBOUT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 26 SEPTEMBRE 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

IVONNE. M^{lle} ELAÏR.
JEANNE. M. BENOÎT.
Elles Voix du peuple.

SCÈNE PREMIÈRE.

IVONNE, seule. Elle est devant un miroir placé sur la buffet, et s'occupe de sa toilette.

La!... suis-je bien comme ça!... Ce bonnet a-t-il bien air!... Cette robe est-elle jolie?... Ce fichu ne monte-t-il pas trop haut?... Allons, certainement, voilà une toilette qui doit me faire honneur... On peut se présenter partout... Ah!... et ma petite sainte Vierge qui j'oubliais. (Elle se passe un médillon autour du cou.) Est-ce que les fiancées de Saint-Nicolas peuvent se mirer sans leur sainte Vierge!... Le lui ne compterait pas devant le bon Dieu. (Elle se regarde devant le miroir.) Je ne sais si c'est de plaisir, mais... il me semble que je suis plus avenante encore qu'à l'ordinaire. (S'adressant.) Doux Seigneur!... Si les filles du village m'entendaient! c'est pour le coup qu'elles m'excuseraient d'être une coquette!... Se dire à soi-même qu'on est jolie... Pour quoi pas?... puisque tous les gars de Saint-Nicolas me le bavarde sur ces oreilles, du matin au soir, je puis bien me le répéter une pauvre petite fille, en face de mon miroir. (S'adressant au miroir.) Vous serez discret, monsieur!... Et puis, quand en va se marier!... (Avec un soupir.) C'est pourtant vrai, ça, que tantôt, dans quelques heures, je ne serai plus... mam'zelle Ivonne... mais madame Kermadec. (Voyant son cou.) Hélas! madame Kermadec sera-t-elle aussi heureuse que mam'zelle Ivonne! (On entend les cloches dans le lointain.) Tiens! c'est les cloches qui sonnent... Chantent-elles ou pleurent-elles? (Elle s'approche de la fenêtre qu'elle ouvre.) Oh! le beau temps!

comme le ciel est bleu!... comme les fleurs sont gaies, avec leurs petites larmes de rosée... Je me sens joyeuse... Oh! oui, les cloches chantent là-bas!... elles chantent, les cloches.

air : De la Muette. (Pierre Dupont)
Chantez, chantez toujours,
Chantez pour mes amours,
Cloches de mon village,
Lou, le,
Vous me faites travailler mon cœur,
Vous me peignez le bonheur;
Je suis gentille et sage,
Lou, le,
Chantez, chantez toujours,
Chantez pour mes amours!

Je n'ose de ma vie
D'un seul gros péché
De laisser en d'erreur
Le cœur enchevêché;
Je suis un peu folle,
Mais d'un amoureux
Rien qu'un paraît
Me nouille les yeux.

REPRISE.

Chantez, etc.
Revenant sur le devant du théâtre.

Avec tout ça, voilà l'heure qui s'avance... et mon futur ne fait pas comme l'heure, à ce qu'il paraît... Je voudrais pourtant bien le consulter, mon futur; car, enfin, j'ignore encore de qu'elle couleur il est. C'est même drôle, tout de même, d'épouser un gars qu'en a jamais vu! S'il allait être laid... bien laid... Oh! non! le père Kérouan, qui est allé me le quérir à Landerneau, m'a bien assuré que je serais contente... et le père Kérouan n'a jamais menti!... C'est égal j'aimerais mieux savoir déjà à quoi m'en

tenir!... savoir s'il est bon, aimable, s'il n'est pas bête surtout... Oh! un mari bête, ça me gênerait!... Le père Kérouan m'a encore juré que je serais satisfaite du mieux sous ce rapport-là... mais je crois, ma fine, que l'on ne s'assure bien de ces choses-là que par soi-même. (Regardant au coucou.) Une heure!... Il devrait être ici... le tabellion nous attend à deux heures pour parapher le contrat... Puis demain, arrive la famille de Jacques... en va à l'église, et le soir on danse... Danse-t-il bien, mon futur?... (S'asseyant et filant à son rouet.) Que va-t-il penser de moi, monsieur Jacques Kermadec!...

LA VOIX DE CANIGOU, en dehors. Mam'zelle Ivonne! mam'zelle Ivonne!

IVONNE. Tiens, c'est la voix de Canigou! LA VOIX DE CANIGOU. C'est donc vrai que vous vous mariez!... Et aujourd'hui!...

IVONNE. Dam! les cloches le disent!...

LA VOIX DE CANIGOU. Vous voulez donc que je me périsse, mam'zelle Ivonne!...

IVONNE. Périssez-vous, monsieur Canigou!...

LA VOIX DE CANIGOU. C'est bon... votre futur s'en va affaire à moi!... Bonsoir, Ivonne la rusée!... je ne vous dis que ça.

IVONNE. Bonsoir, monsieur Canigou!... Encore un de mes amoureux malheureux!... (Écoulant.) Il s'éloigne!... Dans la village, entre qu'en m'appelle Ivonne la coquette, en vent aussi que je sois Ivonne la rusée, parce que, pour m'assurer, je ris de tout ce que j'entends, et même de ce que je n'entends pas... et, franchement, il y a bien des choses que je n'entends pas... C'est même pour ça que je ne serais pas fâchée de

mes épousailles; car enfin, le mari a été inventé pour instruire une femme, n'est-ce pas?... et, une fois instruite, du moins quand je rirai, je saurai pourquoi. *(Tournant les yeux sur la chambre de droite.)* Ma bonne vieille Madeleine!... si elle était là, elle me donnerait des conseils aujourd'hui, c'est-à-dire... Pauvre chère femme!... Elle m'aurait tant!... Elle aurait retourné sa jeunesse pour danser à ma noce. Ah! le bon Dieu me l'envoie trop tôt!... Elle me servirait de mère, et, de son côté, elle oublierait les chagrins que... *(On frappe: Jeanne fait un soubresaut.)* Hein! il me semble que c'est un frappe! *(On frappe encore.)* Mais oui... Mon Dieu!... voilà que je tremble!... C'est mon futur, sans doute. *(Haut.)* Entrez!... la clef est sur la porte!

SCÈNE II.

IVONNE, JEANNIC.

JEANNIC, paraissant. Il est en paysan. Merci... Je n'avais pas remarqué la chose. *(Saluant.)* Mam'zelle Ivonne, s'il vous plaît!...

IVONNE. C'est moi, monsieur.

JEANNIC, la considérant. Ah! c'est vous!... *(A part.)* Jaruiguck... Voilà un joli brin de fille... Le sang est beau à Saint-Méen.

IVONNE. Et vous, monsieur, est-ce que vous seriez...

JEANNIC. Oui.

IVONNE. Vrai?

JEANNIC. Jacques Kermadec, tout frais venu de Landerneau, pour vous servir et vous épouser, s'il en était capable. *(A part.)* Jaruigoi! voilà un joli brin de fille!

IVONNE, à part. C'est lui! allons, le père Kérouan ne m'a pas trompé.

JEANNIC, à part. Jeanne, mon ami, voilà le moment de déployer tous tes moyens. De l'apôtre et un grain de sensibilité; elle te plaît, tu dois lui plaire. *(S'avançant vers elle.)* Mam'zelle Ivonne!

IVONNE, effrayée, recule. Monsieur Jacques!

JEANNIC lui prend la main.

An: Mais l'on Dies sent qu'il est pas lui qu'il vouloit.

Vous le savez, l'arriv' de Landerneau.

Pour devenir votre mari, mam'zelle.

Pour moi, un jour de ma vie en l'plus beau;

Car je vous trouve à la fois gent et belle.

Vous avez de grande yeux,

Et les plus fins cheveux,

Le nez le plus mignon,

La plus jolie maison.

Vous avez des p'tits maîtres,

Deux ou trois des autres;

Un pied qu'en s' dirait pas

Qu'il soit fait de vos pas...

Si ce n'est votre extérieur

Je puis juger votre cœur,

Je crois que de tout le pays,

Ferait, ma foi, l'plus heureux des maris.

IVONNE.

J'vous l'assure, monsieur, ça m'a fait plaisir

De n'vous sembler pas trop désagréable.

Pour quant à vous, je ne vous pas mentir,

Vous m'paraissiez, de même, assez aimable.

Vous avez l'air joyeux,

Et l'oeil voit de vos yeux

Que vous n'êtes un garçon

Ben frane, ben sans façon:

Vous l'heureux pas plait,

Vous n'êtes pas mal fait,

Votre visage est

Ne m'a tant aimé chagrin;

Et son votre sourire

Je puis juger votre cœur,

Je crois que de tout le pays,

Ferait vraiment le meilleur des maris.

JEANNIC. A la bonne heure, nous nous sommes convenus tout de suite, à ce qu'il paraît, mam'zelle, et je puis donc... *(Il veut l'embrasser, elle recule.)*

IVONNE. Oh! tout à l'heure, quand nous reviendrons de chez M. le tabellion, car on nous attend à deux heures, vous savez, chez M. le tabellion.

JEANNIC. C'est vrai, ça, on nous attend à deux heures chez M. le tabellion.

IVONNE. Pour signer notre contrat.

JEANNIC, criant. Pour signer notre contrat. *(Souhaitant l'embrasser encore.)* Mais ça n'empêche pas... faites-moi toujours une petite avance, nous n'en signerons que mieux.

IVONNE. Asseyez-vous donc, monsieur Jacques.

JEANNIC. Asseyez-vous! Eh ben, eh ben, et l'usage de Bretagne?

IVONNE. Plait-il?

JEANNIC. Oui, entre fiancés bretons, on se tutoie... Tutotez-moi, mam'zelle.

IVONNE, naïvement. Sainte Vierge! c'est étrange. Assieds-toi donc, Jacques! tu dois être fatigué! Est-ce que tu es venu à pied?

JEANNIC. Par la maringotte, oui, tout bonnement à pied, et puis avec le bâton que voilà, *pedibus et jamba*, comme disent les curés. En route, j'ai bien rencontré une carrosse; mais on a eu la malhonnêteté de m'y refuser un bon de place.

IVONNE. Elle était donc pleine de voyageurs?

JEANNIC. Nenni da... il n'y avait qu'une vieille et son chien... Le chien aboyait et la vieille aussi.

IVONNE. A cause donc que tu n'es pas mort?

JEANNIC. A cause?... C'est que j'ai offert au conducteur de lui payer mon transport en chanson; et si m'a refusé: c'est l'homme-là n'aimait pas la musique.

IVONNE. Mais pourquoi ne lui avoir pas donné tout simplement de l'argent?

JEANNIC. Ah! voilà! j'ai oublié ma bourse à Landerneau.

IVONNE. Ah! pauvre garçon! Et ton paquet, est-ce que tu l'as aussi oublié?

JEANNIC. Mon paquet... Quel paquet?

IVONNE. Bédami tes habits... pour la cérémonie.

JEANNIC, à part. Ah! diable! *(Haut.)* Oui, c'est juste; mes habits de noce... Ils n'étaient pas encore faits quand je suis parti. Oh! j'en ai vu des neuf... Tu conçois, on ne se marie qu'une fois... ou deux; il faut arriver tôt; on me les a promis, et je les recevrai avec mon bourgeois. Mais viens donc t'asseoir... tu restes là droite devant moi... Nous avons à causer.

IVONNE. Je crois ben... Ah!... est-ce que tu ne prendrais pas un doigt de quelque chose pour te rafraîchir... d'abord?

JEANNIC, se levant. Si fait... un doigt, deux doigts, trois doigts... *(A part.)* les deux mains, même; ça ne peut pas nuire. *(Jeanne va au buffet. Jeanne se retourne et y aper-*

çoit plusieurs bouteilles.) Oh! oh! quelle file de bouteilles! il y a de quel boissonner... on boissonnera... *(Regardant autour de lui.)* C'est très-bien ici... quel luxe!... Le père Kérouan n'a rien exagéré.

IVONNE, mettant sur la table une bouteille et une verre. Qu'est-ce que tu dis du père Kérouan?

JEANNIC. Je dis qu'il n'a pas menti en assurant qu'il était jol... à adorer à deux genoux depuis cinq heures du matin... jusqu'à cinq heures du matin, inclusivement.

IVONNE, s'asseyant. Tu ris toujours... Voyons, fiancé Jacques, causons sérieux-ment.

JEANNIC, se levant. Sérieusement, tu y tiens?

IVONNE. Il me semble que c'est nécessaire... quand on va se marier... comme ça, sans s'être jamais vus.

JEANNIC. Oh! qu'est-ce que ça fait!... m'est avis que nous rattraperrons le temps perdu!

IVONNE. Dis-moi... quand le vieux Kérouan est venu raporter à ton père l'engagement qu'il avait pris jadis avec le mien de nous marier... ton père n'a pas hésité un instant?

JEANNIC. Pas tant seulement le temps d'avaler ce verre de vin. *(Il boit.)* Entre Bretons... ce qui est convenu... est convenu, da... Au reste, le père Kermadec, qui revient avec ton tuteur, l'expliquera tout ça.

Il jamera du passé, du présent, de l'avenir, si tu veux... Mais pour le moment, je ne puis que te répéter que tu es fraîche et jolie comme un bonnet du matin; que je t'aime... et que je veux être aimé de toi!... *(Il lui prend la main.)*

IVONNE. Jacques?...

JEANNIC. Eh bien! est-ce que ça te fiche ce que je te dis là?...

IVONNE. Non... mais la première fois!... c'est tout drôle.

JEANNIC, à part, riant. La première fois!... Ah! petite madré!... ce n'est pas l'avis du père Kérouan, Sainte-Nitouche, va!

IVONNE, regardant le coucou. Deux heures!... et le tabellion!...

JEANNIC. Il attendra!... Ainsi, notre accord, on ne l'a jamais dit: je t'aime.

IVONNE. Jamais!...

JEANNIC. Et en te promettant seule près des aliziers, n'a jamais rêvé... bien doucement rêvé à quelqu'un de bien attiré, de bien endimanché?...

IVONNE. Je voyais bien souvent tous ceux de Saint-Méen passer devant moi... mais si je les voyais je ne les regardais pas.

JEANNIC, à part. Quelle insensibilité!... Une fille qui vit toute seule depuis cinq ans!... Elle est malheureuse et fûte... *(Haut.)* Ivonne, tu me laisses boire seul? Voyons, à notre bonheur!...

IVONNE. A notre bonheur!... Oh! je veux bien, si ça te fait plaisir. *(Elle va chercher un verre.)*

JEANNIC, en finissant de l'air, à part. Al-lons, Jeanne, courage! ça marche! *(Jeanne revient; il lui verse.)* A nos amours, Ivonne!

IVONNE. A... notre bonheur!... *(Ils trin-*

quent.)

SCÈNE IV.

JEANNIC, YVONNE, entrant vivement.

JEANNIC. *Étant en cape.* Me v'la!... Je ne me suis pas amusée en route!...

JEANNIC. Et le tabellion, il va bien!...

YVONNE. Quel ouvrage...

JEANNIC. Ce n'est pas au ciel que l'orage est le plus terrible. *(Coup de tonnerre.)*YVONNE. Ah! *(elle s'approche de Jeannic)* J'ai peur...JEANNIC, d part. Voilà un coup de tonnerre qui vient à propos. *(Haut.)* Oui... mais quand on est dans, n'est-ce pas que la crainte s'en va, Yvonne... Yvonne, je n'ai pas peur, moi. *(Chantant.)*

Tra d'ors!

Vive l'orage... j'ai soif!...

YVONNE. Ce regard!... monsieur Jacques. *(Coup de tonnerre.)*JEANNIC, irte. Pourquoi me regardes-tu ainsi, la belle fiancée?... Je m'appelle Jacques... et je t'aime *(Riant.)* Ah! ah! ah!... J'ai soif!... *(Chantant.)*

C'est diable ou Dieu qui nous donne,

Via qui réveille les morts

Et la douleur et la honte

S'en vont briser au cabaret.

A vous autres l'orage?

Serez-vous qu'ils vous ont dit?

C'est gentil ça! c'est une sonance! Comme j'ai soif!... Second couplet!...

YVONNE. Reculant. Mais il est ivre! Jacques...

JEANNIC. Hein!... plût il!... Jacques... ah! oui; ah! ah! ah! ah! je ne me rappelle plus mon nom... c'est-y bête!

YVONNE. Bon Dieu!... il est ivre.

JEANNIC. Ivre!... qui ça!... non, je t'aime et je chante, va! tout. Ah! tu as peur de moi et non plus de l'orage maintenant. Allez, Yvonne, à moi le baiser des fiançailles!...

YVONNE. Jacques, revenez à vous!...

JEANNIC. Tu ne me ténies plus? alors deux baisers, cent baisers, mille baisers. Je t'aime. *(Il s'occupe en chantant.)*

YVONNE. Jacques, arrêtez!...

JEANNIC. Tu as peur?

YVONNE. Non!... car j'ai là, dans cette chambre, mon tabis... et je ne vous crains pas. *(Elle s'approche de la porte à gauche.)*

JEANNIC. Un tabis!... Un amant bûni ou une petite croix acrobate au grand pardon. C'est bête... tu crois à cela, toi?

YVONNE. Mieux que cela!... Une image sainte... un portrait.

JEANNIC, riant et terrible d'ivresse. Un portrait! ah! ah! ah! ah! voyez-le, ce tabis... que je lui ôte mon chapeau. Un portrait... et c'est là ton espérance?

YVONNE. Jacques... n'insultez pas cette image.

JEANNIC. Si ça me plaît à moi de l'insulter... Je suis le maître, moi... Je suis chez moi, ici... puisque j'épouse, je peux casser le mobilier!... Je ne veux pas de vena portraits de famille, je veux le déchirer en mille pièces; ça me plaît, ça me convient... je veux l'anéantir.

YVONNE, voulant l'arrêter. Jacques!...

JEANNIC, la repoussant. Là, dans cette chambre, m'as-tu dit... attends, attends, nous allons rire. *(Il s'élance vers la chambre, ouvre la porte, pousse un cri et recule terrifié.)*

YVONNE. Eh bien, briseriez-vous mon tabis?

JEANNIC. Oh!... c'est impossible!... ce n'est pas ma... Yvonne, répondez, quelle est cette image?

YVONNE, simplement. Celle de Madeleine Mérou, d'une pauvre abandonnée que j'ai recueillie, pour qui j'ai travaillé, Jacques, et qui m'a dit, à l'heure du trépas: « Ma fille, je te veille. » Et moi, je prie devant ce portrait, parce que c'est celui d'une sainte, voyez-vous! *(Musique.)*

JEANNIC, dégrisé. Madeleine Mérou... Oui, j'étais ivre! mais ne craigniez plus rien, mam'selle Yvonne... Vous l'avez dit: ce tabis mon vous sauve. Es-tu content, Jeannic sans cœur!

YVONNE. Jeannic!

JEANNIC. Oh! il a tué sa mère, Jeannic le mauvais fils! il a jeté au vent sa part de la bonheur; il a brisé les joies du foyer; il chantait il lui, il joitait, Jeannic, lorsque sa mère pauvre était chassée de Lesteven... Il n'a pas soutenu sa marche, il n'a pas prié à son rivet, il n'a pas fermé ses yeux? C'est donc moi, Madeleine Mérou, que tu es morte de mon absence, en appelant l'heure du retour. Trop tard! morte! morte! morte!... Pardonne-moi, ma mère! pardonne à ton fils que tu n'as pas nudité, sans doute, et qui n'ose plus prier. *(Il tombe à genoux en envoyant des baisers au portrait.)*

YVONNE. Mais pourtant!...

JEANNIC, lui montrant le portrait. Tenez, regardez-la, Yvonne, elle me pardonne; elle me sourit, ma mère... mais c'est une trule comme un adieu... Regardez-la, elle parle... Écoutez... écoutez... Tu me dis que la dernière pensée était pour moi... Oh! parle, parle toujours, ma mère; accomplis ainsi ton miracle d'amour; tu m'envoies le repentir... à toi ma première larme, en échange de ta dernière pensée. Oh! ma mère! ma mère!

YVONNE. Mais qui donc êtes-vous?

JEANNIC, se relevant. Un misérable! qui a abandonné sa mère que vous avez sauvé!... es ma première action fut de vous insulter, vous, l'ange de la famille!... Mais c'est-à-dire, et Kérouan lui-même, ils vous disaient coquette, rusée... et alors le démon m'a poussé à jeter la comédie. Je suis un lâche!... Oui, ils avaient raison de m'appeler Jeannic sans cœur!... Pas de grâce pour lui... Regardez l'image est terrible et ne pardonne plus... Adieu, Yvonne.

YVONNE. Jeannic!

JEANNIC. Oui, Jeannic le méchant fils!... et vous qui portez prière, priez donc pour moi, Yvonne, car vous ne me reverrez jamais. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

YVONNE, seule. Elle ouvre la fenêtre et regarde.

Monsieur Jeannic!... Oh! il est mort, il est loin déjà, bien loin!... En via des histoires! Pauvre jeune homme! le fils de Madeleine, c'est lui. Oh! tout Saint-Mérou sera sans dessein. Comme les trois filles de la voisine vont glaner là-dessus! Et Jacques

Kermadec!... comment se fait-il qu'il ne soit pas venu? Je n'ai donc plus de futur, moi?... On m'a égaré mon futur!... Et le père Kérouan! pourquoi n'est-il pas de retour?... L'orage a cessé... déjà la nuit! mais quelle heure est-ce? *(Elle regarde le cadran.)* Sept heures! Comme le temps a passé vite! *(Elle regarde dans son miroir.)* Et vous, mes pauvres rubans!... Il est gentil, tout du même, Jeannic Mérou! Quel dommage de coiffer sainte Catherine! *(Elle récite.)* — *On rend les cloches!* Ah! on ne les cloches!... Mais quelle différence de ce matin... elles sont comme moi, maintenant... elles sont tristes... *(Elle essuie les yeux.)* Elles pleurent... Ah!...

Air: De la Mante, (Pierre Dupont.)

Pleurs, pleurs toujours,

Pleurs ont mes amours,

Cloches du mon village;

Lui là,

Vois-tu quel vif dans mon cœur

Ne me parlent plus de bonheur,

Je suis griffé et sage;

Lui là,

Moi, hélas! mes amours

Sont partis pour toujours!

Tout en chantant, elle s'est éteinte sur le fondard.
— Aux dernières notes elle d'assoupit. La nuit est venue peu à peu.

SCÈNE VI.

YVONNE, JEANNIC.

JEANNIC, à la fenêtre. Tiens, la fenêtre est ouverte!... Ede dort!... Si j'osais... Oh! j'en aurai le cœur net. Je veux savoir et je saurai. A l'œuvre, Jeannic; cette fois, c'est une bonne action, peut-être.

YVONNE, répond. Dansez... dansez donc... c'est le mariage d'Yvonne... Mon mari!... C'est mon mari!... *(On frappe à la porte.)* — *Se frottant les yeux.* Hein! on a frappé!... Tiens, je révais.

JEANNIC, en dehors, déguisant sa voix. Ohé! la maison!

YVONNE. Qui est là?

JEANNIC. Jacques Kermadec.

YVONNE. C'est lui!... Ah!... Sainte Vierge! que faire!

JEANNIC, en dehors.

Ouvrez-moi la porte,

Pour l'amour de Dieu!

YVONNE. Voilà!... et mes allumettes!... Où sont-elles?

JEANNIC. Ouvrez-moi, mam'selle!

YVONNE. Ouvrons toujours. *(Elle se ouvre.)*

JEANNIC, déguisant sa voix. Pardon... faites excuse... mam'selle... j'arrive un peu tard... mais pas m'en vouloir. Et puis j'avais prié un ami à moi, un appelé Jeannic, de vous expliquer...

YVONNE. Attendez, monsieur Jacques, je vais aller.

JEANNIC, vivement. Non, n'allumez pas! YVONNE. Pourquoi cela?

JEANNIC. Oh! rien!... c'est que j'ai une fluxion, et ça me rend laid comme tout... d'ailleurs la nuit, vous savez le proverbe, tous les fiancés sont gris!

IVONNE. Mais Jeannic est venu!

JEANNIC. Oh! il est venu, ce garsard-là... Ah! il est venu, ce rien du tout-là... Ah!...

IVONNE. Comme vous traitez votre ami!... Ce sont là de méchantes paroles, monsieur Jacques.

JEANNIC, à part. Elle prend ma défense! (Haut.) Enfin, me v'la! et demain la noce. IVONNE. Ah!... (Après un silence.) Monsieur Jacques, vous ne me connaissez pas!... et maintenant, je vois... je sens que nos parents ont eu tort d'engager leur parole! Vous ne m'aimez point... et moi... je ne saurais vous aimer.

JEANNIC. Vraiment!... Oh! quel bonheur! IVONNE. Pst!-il?

JEANNIC. Non, non... je vous dire quel malheur!

IVONNE. Je croyais pouvoir vous aimer, et maintenant, depuis ce matin... il est arrivé des choses... mais pardon... je vais allumer.

JEANNIC, sans dignifier sa voix. Non, Ivonne, n'allumez pas!

IVONNE, à part. C'est Jeannic... Ah! sainte Vierge, pardonnez-moi, j'allais jurer pour la première fois!

JEANNIC. Ainsi, vous ne voulez pas de moi! IVONNE, à part. A nous deux, monsieur Jeannic. (Haut.) Dam! faut voir!... ce que nos parents avaient décidé... nous devous peut-être le respecter...

JEANNIC, à part. Hein!

IVONNE. Vous êtes un honnête homme, vous, monsieur Jacques... et c'est si beau, d'être un honnête homme! Peut-être ben qu'avec le temps, je finirai par vous aimer!...

JEANNIC, à part. Ah! v'la qu'est fini.

IVONNE. L'estime, c'est déjà beaucoup!... et je vous estime mon homme!

JEANNIC, à part. Tu entends, Jeannic.

IVONNE. Ah! v'la mes allumettes! JEANNIC, à part. Oh! elle peut aller, maintenant... et toi, Jeannic, tu peux partir! (Haut.) Vous avez donc peur, m'm'selle!... Adieu. (Le théâtre s'éclaircit.)

IVONNE. Arrêtez!...

Ain de M^{lle} Garcia.

C'est point par peur que je vous d'la lamitche, C'est moins enor par curiosité! Mais qu'laï après tout par dépit! D'vancer longtemps dans cette obscurité. Quand vous s'parlez, Jacques, lui de Bretagne, Je n'aurais guère à vous apercevoir, Mais pour vous d'! Jeannic, je te pardonne, Te fâch'ras-tu que je veuille te voir?

JEANNIC, à genoux. Oh! vous me sauvez!

IVONNE. Eh ben!... à genoux!... Levez-vous vite.

JEANNIC. Mais qui a fait tout cela?...

IVONNE. Ce portait... Avais-je tort de l'appeler un talisman?

JEANNIC. Tort, vous! qu'est-ce qui a dit que vous aviez tort, que je l'abîme!... Oh! vous me tendez donc la main!

IVONNE. La voici; gardez-la, si elle vous plaît.

JEANNIC. Oh! je travaillerai... vous m'estimerez!... vous m'aprouverez!... vous chauterez, vous danserez... Ah! le bonheur fait du mal et du bien... Je pleure et je ris!

IVONNE. Moi aussi!

JEANNIC. Sommes-nous bêtes!

IVONNE. Et mes rubans!... tout cela va servir.

ENSEMBLE, très-paisément.

Ain de Graciosa.

Petite rubane et toilette,
C'est demain que nous dansons;
Car demain c'est jour de fête.
Demain, c'est jour de chansons.
Tra, la, la, etc.

A propos, et le vrai Jacques?...

JEANNIC. C'est bien simple!... le vrai Jacques est marié au pays... Il semble qu'il devrait que je vous aimerais! Oh! suis-je heureux!... j'ai besoin de taper sur quelqu'un.

LA VOIX DE CANIGOU, dehors. Mam'selle, mam'selle Ivonne!

IVONNE. Encore Canigou!

JEANNIC. Canigou?... Voilà mon affaire! IVONNE. Que voulez-vous?

JEANNIC, sautant sur son bâton. J'ai besoin de taper sur quelqu'un, je vas ça avec Canigou! (Il sort.)

IVONNE. Ah! bon Dieu!

LA VOIX DE CANIGOU, rousé. Oh! là, là! c'est un homme!

JEANNIC, rampant en scène, sans briser en deux morceaux. J'ai causé Canigou!... (Moussique.) Mais il est tard maintenant votre mari vous salue, mad Jeannic.

IVONNE. Vous partez!...

JEANNIC. Si je pars, c'est que je vous aime que je vous que chacun vous respecte.

IVONNE, ouvrant la porte de la chambre de gauche. Tenez, Jeannic, voici la chambre de Madeline Meroo, de votre mère... mais, vous serez mon mari!... Dormez dans cette sainte image. Voyez, elle me gro plus... et moi, je commence à vous estimer je n'ai plus peur!

JEANNIC. Ah! merci, merci, Ivonne! merci, ma sœur. A demain, ma femme!

IVONNE. A demain. (Jeannic rentre. Bon Jeannic!... Décidément, le fiancé J que s bien fait de se marier. (On entend un bruit de serrure.) Ah! bon Dieu! que je recommence à avoir peur. Oh! j'en t'ra!...

JEANNIC, en dehors à gauche. Mam'selle!

IVONNE. Mais dormez donc, monsieur.

JEANNIC, passant la clef sous la porte. Je me suis enfilé moi-même!... prenez clef... la nuit, on ne sait pas ce qu'on fait et je suis somnambule!

IVONNE, riant. Ah!

JEANNIC. Bonsoir, mam'selle.

IVONNE. Bonsoir, Jeannic. (Se mettant à genoux au milieu de la scène.) La prière de soir à c'heure!... « Seigneur, tout ce qu vous voulez se fait; tout ce que vous fait se bien fait. »

FIN.

46919

1703

1703

1703